

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 OCTOBRE 1903⁽¹⁾

Dettes Sacrées !

No 8.

TROISIÈME PARTIE

La Comtesse Irène

VIII.—COMPAGNONS DE FÊTE

(Suite)

Ses compagnons de plaisir étaient ordinairement de la Roche et Armand Trémanzey.

Armand Trémanzey principalement.

Bien que Jane, la douce enfant du banquier Gérard, l'épouse amoureuse, la femme éprise de la gloire de son mari, eût fait aménager à l'intention de celui-ci un atelier somptueux, presque princier, jamais, depuis son mariage, Armand n'avait consacré un instant au travail.

A quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il avait à sa discrétion la fortune de sa femme, où il puisait largement.

Oh! les beaux billets de mille qui constituaient la dot de celle-ci, comme il leur faisait danser une sarabande effrénée!...

Et malgré qu'aucune plainte ne sortit jamais des lèvres de Jane, son père s'inquiétait pourtant de la voir parfois si pâle, les yeux meurtris, rougis comme par des larmes.

Sa sollicitude paternelle s'alarmait, avertie par un instinct.

Il devinait en partie la vérité qu'on lui cachait.

Mais quand il interrogeait Jane, tout de suite celle-ci l'interrompait.

Et les bras enroulés au cou du banquier elle protestait :

—Voyons, père, que vas-tu t'imaginer là... Moi, malheureuse... Allons donc!... Pour ne pas être satisfaite de mon sort, il faudrait que je fusse bien exigeante... Armand a... quelques petits défauts sans doute... Quel est celui qui n'en a pas ici-bas?... Il est pour moi plein de tendresse... plein de prévenances... Que puis-je demander de plus?...

"Tu t'alarmes à tort, mon pauvre père.

Elle l'embrassait bien fort, d'une façon qui n'était pas naturelle, comme si la jeune femme eût voulu cacher une émotion très grande, très profonde.

Et le "pauvre père" se taisait.

Néanmoins, il hochait la tête comme si les paroles de sa fille ne l'eussent pas convaincu.

Mon Dieu! souffrirait-il donc toujours du même doute?... Jane se cachait-elle de lui?... Et ce cœur, ce pauvre cœur d'enfant, par pudeur, par fierté ne livrerait-il jamais le secret de sa blessure?

Mystère.

Durant ce temps Armand s'amusa.

Il se livrait à mille excentricités... à mille folies...

Il était l'un des rois du monde où l'on cascade... Il s'offrait l'amour des plus belles... Que lui importait, n'était-ce pas l'argent de sa femme qui payait les frais de l'orgie?...

Après nous la fin du monde!...

Ce soir-là le fils de l'ancien notaire, de la Roche et le comte Roger d'Esclabert étaient réunis dans un cabaret de nuit célèbre des environs de l'Opéra.

Trois chanteuses d'un café-concert du boulevard de Strasbourg les accompagnaient.

Le souper avait pris fin, copieux, largement arrosé de vins fins et généreux.

Trop arrosé peut-être.

Une femme s'était levée.

Elle s'approcha du comte Roger.

Celui-ci pencha le buste, voulut l'attirer à lui.

Mais dans le mouvement qu'il fit, un porte-cartes, très riche, très élégant, en cuir de Russie, glissa d'une de ses poches sur le tapis.

La femme l'avait aperçu et, tout de suite, s'en était emparé.

Elle le porta à son visage.

Puis elle s'exclama :

—Parfumé à la violette... discrètement... cela vient d'une grande dame.

—Allons, rends-le-moi, dit-il sur un ton de mauvaise humeur.

La main se tendait...

Mais la soupeuse recula... amusée... gouailleuse...

—Tout à l'heure, monseigneur.

Autour d'elle les têtes se redressaient... et curieusement les yeux se fixaient sur la jeune femme et sur le comte Roger.

Armand Trémanzey, comme les autres, suivait les péripéties de cette scène inattendue.

Il était très rouge, le visage congestionné.

Maintenant le porte-cartes passait de main en main.

Cela devenait un jeu.

Chacun le humait.

—Oui... exquise, cette odeur.

—Parfum de fleur fanée...

—Comme les amours d'antan, hélas!

L'objet arrivait à Armand Trémanzey sans que le comte, qui cherchait à le reprendre, eût pu s'en emparer.

Le sculpteur eut un mouvement de surprise.

—Tiens... tiens... articula-t-il.

Et il se mit à examiner attentivement le chiffre d'or qui ornait l'un des coins du porte-cartes... le chiffre fait de deux initiales entrelacées.

—C'est étrange... murmura le fils de l'ancien notaire.

Et il eut comme un ricanement.

—Quoi est étrange?... demanda vivement le comte qui, surgissant soudain près d'Armand, reprenait ce qui était sa propriété.

—Rien... ce sont des souvenirs qui me reviennent à l'esprit.

—A propos de ce porte-cartes?

—Non... mais à propos du chiffre qui y est imprimé.

—Ce chiffre... vous le connaissez?...

—Oui... il me semble...

Il s'était rejeté en arrière... il passait la main sur son front.

—Mon Dieu! que je suis stupide... la fumée du champagne brouille les idées dans mon cerveau... mais cette fumée se dissipe... maintenant je me rappelle...

Debout près de lui, le comte Roger, légèrement pâle, le dévisageait.

De la Roche et les trois femmes subitement se taisaient, intrigués.

Après un instant de silence, Armand reprit :

—D'abord, mon cher comte, une question: Pouvez-vous me dire à qui appartient cet objet?

—A moi parleu!

—Je n'en doute pas. Mais, avant d'être à vous il était... à d'autres.

—Tiens... tiens, voyez-vous, monsieur de la Palisse... s'exclama une femme en riant bruyamment.

Les autres firent chorus.

Le comte Roger n'avait pas répondu.

Il semblait réfléchir.

Et malgré les efforts qu'il faisait pour demeurer calme, son visage trahissait une inquiétude soudaine.

Armand interrogea :

—Un souvenir de femme, n'est-ce pas, comte?

Celui-ci sortit enfin de son indécision.

—Eh bien, oui... avoua-t-il... êtes-vous satisfait?

—Et cette femme?...

—Parlez.

—Sans doute n'a-t-elle fait que passer dans votre vie... Aucun lien ne vous rattache plus à elle?

Le comte eut une nouvelle hésitation.

—Pourquoi ces questions?... Que vous importe!

—Beaucoup... Répondez-moi donc franchement.

La demi-ivresse que traduisaient tout à l'heure les yeux du comte Roger se dissipait peu à peu...

Ses lèvres avaient un frémissement...

Son attitude était étrange.

—Oui... prononça-t-il... la femme... qui m'a donné l'objet qui cause votre surprise ne m'est plus de rien... Ce qu'elle est devenue, je l'ignore.

Il était visible pour qui eût été de sang-froid que le comte ne disait pas la vérité.

Mais aucun, parmi ceux qui se trouvaient là, n'était en état de s'apercevoir de l'émotion que, brusquement, reflétait le visage du comte d'Esclabert.

—Voilà qui est bien... dit Armand... je puis donc parler librement... J'eusse été fâché de vous mettre au courant de choses qui peut-être vous auraient été désagréables.

—Voyons, mon cher Trémanzey... à présent que vos scrupules sont apaisés... parlez... Vous dites que ce chiffre...

—Je l'ai vu ailleurs déjà.

—Le même?

—Identiquement.

—Où?... Dans quelles circonstances?...

—Oh! dans des circonstances bien bizarres. Sur un bijou découvert il y a vingt-cinq ans dans un coin de province, au bord d'une route, par une vieille mendicante.

(1) Commencé dans le numéro du 5 septembre 1903.

Le comte Roger se tenait toujours debout, appuyé au dossier d'une chaise sur laquelle était assise l'une des soupeuses.

—Eh bien, dit-il, quoique ce fait m'étonne, je le confesse, je ne vois pas jusqu'à présent ce qu'il a d'extraordinaire.

—Attendez... Ce bijou ce n'est pas sur la route même que la vieille mendiante, malgré ses dires, l'a trouvé... mais dans les langes d'un enfant abandonné au pied d'une croix.

—Dans les langes d'un enfant?...

—Oui... un petit être d'un an environ.

—Il n'est pas douteux que ce bijou appartient aux parents de celui-ci.

—Ces parents, jamais on n'a retrouvé leur trace.

—Qui sont-ils?

—Quel est le père... quelle est la mère de cet enfant? Ceci est un mystère.

Le comte Roger était devenu d'une pâleur mortelle.

—Vous dites que le bijou trouvé dans les langes de cet enfant portait le même chiffre fixé sur ce porte-cartes?

—Oui. Il m'est impossible de me tromper... Ce chiffre est d'un travail artistique unique... il ne peut y avoir confusion.

—Vous l'avez eu entre les mains?

—Oui.

—Qu'est-il devenu?

Malgré l'exaltation que le commencement d'ivresse produisait en lui, Armand Trémanzey eut à son tour un instant d'hésitation.

La conversation prenait, pour lui, un tour dangereux.

Certes il n'allait pas avouer que ce bijou il l'avait en sa possession. Il lui eût fallu, dans ce cas, fournir des explications qui ne laisseraient pas d'être embarrassantes.

Des explications que d'ailleurs il se refusait à donner.

D'ailleurs l'attitude du comte n'était pas sans l'intriguer.

C'était singulier.

Il dit:

Ce qu'est devenu ce bijou, mon cher comte, je l'ignore... La vieille mendiante qui me l'a montré et qui voulait me le vendre était une bohémienne... Où traîne-t-elle à cette heure son existence misérable? Nul sans doute ne pourrait le dire. Et puis qu'importe! laissons-là cette histoire... Ce n'est pas au passé qu'il faut songer mais au présent.

—Or le présent a pris la forme de trois jolies filles, celles qui sont à nos côtés et que nous négligeons, ce me semble...

—Est-ce que la galanterie française ne serait plus qu'un vain mot?

—Mesdames je bois à votre beauté.

Il élevait à la hauteur des lèvres une coupe de champagne, la vidaît d'un trait.

De la Roche s'était tourné vers le comte Roger.

—Trémanzey a raison... oublie cette raison. Elle prouve une chose: c'est que celle que tu as aimée en a aimé un autre.

Le comte ne répondit pas.

Ses traits étaient décomposés.

Une sueur légère perlait à ses tempes.

Il s'était laissé tomber sur un siège comme si tout à coup ses jambes eussent refusé de le porter.

Mais la partie reprenait de plus belle... Le champagne coulait... Les femmes chantaient les refrains de leur répertoire au café-concert du boulevard.

Le comte Roger demeurait taciturne.

Et tous les efforts tentés par ses compagnons pour l'arracher à ses pensées furent inutiles.

Il songeait à ce qu'il venait d'apprendre, à cet enfant abandonné dans les langes duquel on avait trouvé un bijou ayant le même chiffre que celui du porte-cartes tombé accidentellement de sa poche.

Le chiffre de la comtesse Irène!...

Tout à coup de la Roche se leva.

—Mesdames, messieurs... déclara-t-il, nous sommes très bien ici, je l'avoue. Toutefois, peut-être serait-il sage d'aller voir si l'on n'est pas mieux ailleurs.

—Bravo, de la Roche!...

Tous et toutes s'étaient mis debout.

Armand somma... réclama l'addition, qu'il solda royalement.

Les femmes avaient jeté des manteaux sur leurs épaules.

Mais au moment de sortir, le comte Roger posa sa main sur l'épaule d'Armand.

—Voulez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien, mon cher ami.

Celui-ci surpris, se retourna.

—Comment donc, comte, parlez...

—Non. C'est un entretien particulier que je désire avoir avec vous. Ces dames nous excuseront... de la Roche aussi... D'ailleurs, dans quelques instants nous les rejoindrons.

Ils sortirent.

Le comte et Armand Trémanzey étaient seuls.

—Je vous écoute, mon cher comte, déclara ce dernier.

Son interlocuteur avait les sourcils froncés, les yeux sombres, les traits contractés.

Il demanda:

—L'histoire que vous avez racontée tout à l'heure... ce bijou trouvé sur un enfant... c'est sérieux?

—Absolument.

—Vous pouvez me le jurer?

—Je vous le jure.

Le comte fit un pas en arrière.

—Oh! la gueuse... bégaya-t-il.

Sa voix était rauque, sifflante.

Ses poings se crispaient.

Surpris, Armand le regarda.

—Voyons, je vous en prie... mon cher... calmez-vous.

Il ajouta:

—Je devine la cause de votre émoi... La femme que vous avez dit n'avoir été dans votre vie que la fantaisie d'une heure... vous l'aimiez... peut-être l'aimiez-vous encore.

—Oui... oui, vous avez deviné juste...

—Pourtant il est des choses que vous ne savez pas...

—Des choses que je ne peux pas vous dire.

—Écoutez... Tout à l'heure... vous n'avez pas dit tout ce que vous saviez au sujet de l'enfant... Ne protestez pas. C'est inutile. Croyez-vous donc qu'à vos réticences, à votre hésitation, je n'ai pas compris que vous me cachiez une partie de la vérité... Devant de la Roche, devant ces dames, soit... Maintenant nous sommes seuls. Cette vérité, vous devez me la faire connaître...

—La femme de qui il est question est une misérable.

—Elle s'est jouée de moi.

—Elle m'a indignement... odieusement trompé.

—Je veux me venger.

—Oui... me venger d'elle... de son enfant...

—Vous savez qui il est?

—Son nom... dites-le-moi...

—Je n'exige rien.

—Je supplie.

—Armand, mon ami, le nom de cet enfant, par grâce!...

Le fils de l'ancien notaire fixa son compagnon.

Celui-ci était effrayant à regarder.

Dans ses yeux brillait une lueur implacable... une lueur de haine.

En lui-même, Armand, se répétait les paroles du comte:

—Je veux me venger... Oui, me venger d'elle... de son enfant... l'enfant d'un autre!...

Ah! mais elle était belle pour lui, Armand, l'occasion d'assouvir sa haine contre Pierre!...

Contre ce Pierre dont le nom seul le remplissait de fureur.

Car il fallait bien qu'il se l'avouât à lui-même.

Il avait peur de l'artiste.

Peur qu'un jour ce dernier lui arrachât son masque.

Oh! s'il avait pu écraser enfin celui qu'il continuait à considérer comme un ennemi.

Le comte Roger eut un geste violent.

—Voyons, parlez... Votre attitude me confirme dans ma conviction...

—Le nom de cet enfant... l'enfant de cette femme... de cette misérable, vous le connaissez.

—Dites-le-moi.

—Soit. A une condition.

—A toutes celles qu'il vous plaira d'exiger.

—A mon tour, je vais vous demander serment.

—Lequel?

—Celui, quoi qu'il advienne, de ne rien dire à personne que ces révélations, c'est moi qui vous les ai faites.

—Vous avez ma parole.

—D'honneur?

—Oui.

—Eh bien, cet enfant s'appelle Pierre Mérandes.

—Pierre Mérandes?

—Ce nom ne vous dit rien. Attendez. Il en a porté un autre... Autrefois il s'appelait, il se faisait appeler Pierre Trémanzey.

Les yeux du comte s'agrandirent de stupeur.

—Votre frère!

—Non. Entre lui et moi aucun lien n'existe; il est un étranger pour moi...

—Oh! je comprends votre étonnement.

—Peut-être même ne me croyez-vous pas.

—Ma mère l'avait recueilli par charité.

—Ce n'est que plus tard que la vérité m'a été révélée.

Le comte Roger était livide.

Il questionna:

—Où est-il? Qu'est-il devenu?

—Il habite Paris... Il était très malheureux, paraît-il. Par intrigue, il a su intéresser à son sort une haute personnalité parisienne, un ami de la famille de ma femme.

—Qui donc?
 —Le marquis d'Aulnoye.
 Armand Trémanzey ajouta:
 —Maintenant, mon cher comte, n'oubliez pas que nous sommes attendus... Domptez votre émotion... Vous parliez de vengeance... Vous y songerez demain... Aillons, venez.
 Il l'entraînait.
 Celui-ci ne résistait pas.
 —Oui... murmura-t-il, les dents serrées, les prunelles fulgurantes, je me vengerai... je me vengerai...
 "Et dire que je croyais à la vertu, à l'honnêteté de cette femme..."
 "Triple mais!..."
 "A cette heure, je possède son secret."
 "C'est par des larmes de sang qu'elle expiera!..."

IX.—UN AMOUR SINCÈRE!

—Dite-moi, Bélus.
 L'homme interpellé au seuil des écuries dans lesquelles il allait pénétrer, s'arrêta. Et se retournant:
 —Monsieur le régisseur?
 —J'ai quelques mots à vous dire.
 —A moi, monsieur le régisseur?
 —Oui. Vous êtes un brave garçon, Bélus. Pourtant, depuis quelque temps il se passe dans votre ménage des choses anormales. Cela ne me regarde pas, je vous l'accorde. Néanmoins, je ne puis résister au désir de vous en parler. Ce matin, je vous ai encore entendu vous disputer avec votre femme. Vous élevez la voix. Toutes les domestiques habitant les communes ont dû entendre aussi.
 "Or, depuis quinze jours ces scènes se renouvellent quotidiennement."
 "Elles importent vos voisins qui, un jour ou l'autre, se plaindront certainement à madame la comtesse."
 —C'est que vous ne savez pas, monsieur le régisseur...
 L'homme, un palefrenier marié à l'une des femmes de chambre de la comtesse Irène, se grattait la tête, embarrassé.
 Il était grand et fort, le visage rouge, les sourcils rudes, les yeux fuyants.
 Son interlocuteur reprit:
 —Je ne vous demande rien. Je vous fais cette remarque uniquement dans votre intérêt, afin de vous éviter, pour plus tard, des désagréments.
 Le jeune régisseur du château d'Esclabert, Philippe Bessières était de haute stature, comme l'homme auquel il s'adressait; sa physionomie mâle encadrée par une barbe brune exprimait la bonté, la loyauté.
 Le palefrenier passait pour n'être point d'humeur facile tous les jours.
 Son visage chafouin, aux traits durs, ne prévenait pas en sa faveur. Si tout autre que le régisseur se fût permis de formuler l'observation que ce dernier venait de faire, il est probable qu'il eût été très mal reçu...
 Mais avec Philippe Bessières il n'osait pas se fâcher.
 Il continuait à se gratter la tête.
 Pourtant dans ses yeux gris de fils de paysan passaient des lueurs rapides, des lueurs mauvaises.
 —Oui, vous avez raison, monsieur le régisseur... mais tout de même si l'on n'a plus le droit de dire ses vérités à une farceuse.
 Ses propres mains caillouteuses se crispèrent. Une contraction tordit ses lèvres sous les poils hérissés de la moustache rousse.
 —Voyons, Bélus, un peu de calme. Votre femme a l'air très honnête. Vous devez vous figurer ce qui n'est pas. Il faut, pour s'accorder entre époux, se faire des concessions réciproques.
 —Soit. Mais il ne faut pas que l'un se moque de l'autre...
 —La colère vous aveugle. Ce que vous dites est faux sans doute.
 —Admettons que ce soit un peu exagéré. N'empêche que Victoire prête une oreille très complaisante aux sornettes qu'on lui conte. Puis, avec cela, elle est coquette, elle aime les colifichets. Dame, il n'en faut pas tant pour faire tourner la tête à un homme.
 —Un homme... ici... au château?
 —Oui, mais ne cherchez pas qui, monsieur le régisseur, vous ne devineriez pas.
 Et après une seconde de silence:
 —Si je vous disais son nom vous ne voudriez pas me croire.
 "D'ailleurs, personne ici n'a le droit de lui faire une observation."
 "Pourtant qu'il prenne garde, car..."
 Il n'acheva pas sa phrase.
 Mais il eut un geste significatif de menace.
 Philippe Bessières sentit un frisson le parcourir.

Oui... cet homme, dans sa fureur jalouse, était capable de se venger terriblement de celui qu'il surprendrait à rôder autour de sa femme.

Les deux hommes se séparèrent.
 Philippe Bessières s'engagea sous une voûte, suivit un couloir aboutissant à un escalier de pierre.
 Cet escalier conduisait à la partie du bâtiment dans laquelle logeait le jeune homme.
 Il avait là, à sa disposition, une chambre à coucher et un petit cabinet de travail où il venait rarement. Un bureau, plus spacieux, lui était réservé dans le corps de logis principal du château, dont ce bâtiment n'était qu'une dépendance.
 Depuis cinq ans déjà Philippe occupait les fonctions de régisseur.
 De temps à autre il obtenait des châtelains un congé de quelques jours qu'il allait passer chez son père, aux Aulnelles.

C'est durant l'un de ces congés que, passant devant la maison de tante Noémie, il avait vu Geneviève.

Et tout de suite, en lui, un émoi singulier qu'il n'avait jamais senti jusqu'alors.

Mon Dieu, était-ce de l'amour?

A cette question il avait bien été obligé de répondre affirmativement.

Depuis, l'image de la jeune femme ne quittait plus son esprit.

Loïn d'elle, il la revoyait constamment en imagination.

Il se plaisait à l'évoquer devant ses yeux.

Souvent, dans ses courses à travers bois, il se dirigeait du côté des Hétraies, un endroit d'où l'on apercevait les Aulnelles et la maison de tante Noémie.

Durant des heures, il demeurait là en contemplation. Et tout à coup son cœur battait plus fort, son cœur battait à se rompre, lorsqu'une silhouette de jeune femme, élégante et fine, se dessinait dans les allées du jardin de la petite maison.

Un nom venait alors à ses lèvres:

—Geneviève.

Par des bûcherons, par des paysans questionnés adroitement, il avait appris qu'elle était la fille du commandant Barandier, mort trois ans auparavant. Elle avait un enfant et elle vivait auprès de sa tante, mademoiselle Noémie, comme on l'appelait simplement dans le pays.

De son côté, le père de Philippe, un paysan madré, possesseur de terres immenses—le plus riche propriétaire de la région, affirmait-on avec raison—n'avait pas été sans remarquer aussi combien celle-ci était loin l'être indifférente à son fils.

La jeune femme était veuve, prétendait-on.

Pourtant, jamais dans le pays, on n'avait parlé du mariage de la nièce à mademoiselle Noémie.

Il y avait là certainement quelque chose qui n'était pas très clair, quelque chose d'insolite même et que lui, le vieux père Bessières, était bien près de deviner.

D'ailleurs, que lui importait?

A ses yeux, une seule chose avait de l'importance: l'argent que Geneviève possédait ou posséderait un jour.

Le reste, c'est-à-dire le passé de la jeune fille regardait Philippe. S'il plaisait à celui-ci de ne montrer au sujet de ce passé mystérieux aucune curiosité, aucune jalousie, c'était son affaire!...

Lui, le père Bessières, s'en "lavait les mains".

D'ailleurs, "la Parisienne" ne lui déplaisait pas. Elle était jolie, elle avait de "belles manières". Au fond de lui-même il serait flatté d'avoir une bru pareille.

Immédiatement il s'était arrêté à une détermination.

D'abord, il avait fait avouer à Philippe l'amour que celui-ci nourrissait pour la fille du commandant Barandier.

Cela n'avait offert aucune difficulté.

Alors, sur la prière même de son fils, il avait fait auprès de tante Noémie la démarche que l'on sait.

Mais, lorsqu'on lui avait annoncé la nouvelle de la fuite du banquier Loderelle et, par suite, celle de la ruine complète de la sœur et de la fille du commandant, il avait eu un juron épouvantable.

Et il ne s'était pas laissé aller à des "sensibleries", comme il disait dans son parler pittoresque.

Non, certes.

Tout de suite il avait pris une décision énergique.

—Puisqu'il en est ainsi, nini c'est fini... La belle enfant n'a plus le sou. C'est regrettable. Mais Philippe ne l'épousera pas.

Celui-ci, profondément épris de Geneviève, avait formulé quelques objections... Mais le vieux paysan, redressant sa taille courbée, avait déclaré péremptoirement que "tant qu'il serait sur la terre" ce mariage n'aurait pas lieu.

Et Philippe, timide, respectueux de l'autorité paternelle, s'était tu.

Le vieillard avait ajouté:

—Quand je ne serai plus là, libre à toi d'agir comme bon te semble et de commettre une sottise. Moi vivant, c'est différent. D'ailleurs, sois tranquille, je ne te gênerai guère longtemps.

En vérité, il avait une mine inquiétante.

L'asthme dont il souffrait le tenait chaque matin, durant des heures, cassé en deux, secoué par des quintes, le visage violacé.

Les gens du voisinage disaient en parlant de lui :

— Il file un mauvais coton... l'un de ces matins, il trépassera, cela est sûr.

Philippe, désespéré de l'opposition de son père, était reparti au château.

On devine la surprise, l'émoi que lui produisit l'arrivée de Geneviève, attachée à la comtesse Irène en qualité de dame de compagnie.

Le jeune homme ignorait si celle qu'il aimait toujours du même amour, humble et silencieux, avait été mise par sa tante Noémie au courant de la démarche faite par le père Bessières.

Oui, sans doute.

Alors il devait se disculper auprès d'elle?... lui demander pardon de sa conduite... lui faire part de la volonté inflexible du vieux paysan... lui dire que lui, Philippe, nourrissait toujours pour elle la même tendresse respectueuse et dévouée et que plus tard, lorsqu'il serait libre, si elle daignait répondre à son amour, il aurait reçu de la vie tout le bonheur qu'il espérait.

Un jour, dans ce but, il s'approcha d'elle.

Ses lèvres remuèrent pour parler.

Mais elle le regarda avec une si complète indifférence qu'il demeura muet.

Et il s'éloigna, le cœur plein d'angoisse.

Alors, à dater de cette minute, il fut envers Geneviève d'une réserve extrême.

Son attitude fut même si bizarre que les domestiques en devinèrent la raison et tout bas en parlèrent entre eux.

Le régisseur était amoureux de la dame de compagnie de la comtesse Irène!

Dès le départ du comte Roger, Geneviève prit ses repas à la table de la châtelaine.

Philippe ne la vit presque plus.

Sa souffrance devint plus intense.

— Elle n'a pour moi que du mépris, songeait-il avec amertume.

N'était-ce pas justice!

Mais voici qu'un jour, dans la cour du château, il se trouva face à face avec tante Noémie.

Il avait baissé les yeux.

Comme la vieille demoiselle devait lui en vouloir!...

Allait-elle passer auprès de lui sans paraître l'apercevoir.

Non, car voici qu'elle le regardait.

Elle tenait le petit Fernand par la main.

Poussé par une force instinctive, il s'avança.

— Mademoiselle Noémie, balbutia-t-il.

Et, simplement, à voix étouffée :

— Pardonnez-moi.

Elle le fixa, étonnée :

— Vous pardonnez. Pourquoi, monsieur Philippe?

Elle affectait de ne pas comprendre. Pourtant elle savait ce qu'il voulait dire, et son indifférence n'était qu'apparente.

— Oh! vous savez bien... la démarche faite un jour auprès de vous par mon père... Il devait revenir prendre la réponse de mademoiselle Geneviève... et...

— Il n'est pas revenu.

— Oui. Sans doute n'avez-vous jugé avec sévérité...

— Non, monsieur Philippe. Je n'ai porté sur vous aucun jugement défavorable. Chacun ici-bas agit selon son cœur... ou selon ses intérêts. J'ai compris que notre ruine modifiait bien des projets et je ne vous ai pas gardé rancune d'un changement d'attitude bien explicable en somme.

L'amertume de ces paroles n'échappa pas au jeune homme.

— Oh! mademoiselle, protesta-t-il, comment avez-vous pu supposer...

Elle le regardait toujours, en proie à une nouvelle surprise.

Il avait le visage décomposé.

Il semblait très malheureux. Ses yeux pleins de franchise recélaient une souffrance secrète.

Il reprit :

— Mes sentiments à l'égard de mademoiselle Geneviève n'ont pas varié. Jamais ils ne varieront. Après le nouveau malheur qui vous a frappé toutes deux, mon respect... ma tendresse pour elle sont devenus plus profonds encore...

— Cela, je vous le jure et vous devez savoir, mademoiselle, que Philippe Bessières est incapable de faire un faux serment.

— Je sais, murmura-t-elle.

— Oh! merci... merci.

Une flamme éclairait ses prunelles. Il expliqua :

— J'ai eu de la peine... beaucoup de peine, je vous assure. Mais le père, chez nous, a toujours été respecté. C'est lui qui n'a plus voulu... Je n'ai pas osé me révolter contre son autorité... Cela ne porte pas bonheur, dit-on... Ne lui en veuillez point, malgré tout, il n'est pas méchant... Il aime l'argent... Cet amour-là, voyez-

vous, quand il est dans le sang d'un homme, étouffe tout autre sentiment.

— Il durcit le cœur.

— J'ai eu beau supplier, mon père ne s'est pas laissé fléchir.

Il portait la main à son front.

Son émotion était extrême.

Tante Noémie se sentit apitoyée.

Le jeune homme poursuivait d'une voix qui tremblait :

— Ces choses, bien souvent, j'ai souhaité avoir assez de hardiesse pour les dire à mademoiselle Geneviève... Une invincible timidité m'a retenu... Et puis, j'ai eu peur qu'elle me crût indigne et qu'elle n'ait gardé pour moi de la rancune et du mépris.

— Elle!...

Tante Noémie protestait.

— Oh! rassurez-vous... Geneviève ne sait rien... Oui, je lui ai dit—car je n'ai aucune raison pour vous le cacher—que je serais heureux qu'elle acceptât de devenir la femme d'un honnête homme. Je lui ai laissé entendre que cet honnête homme point n'était besoin de chercher bien loin pour le trouver. C'est tout.

— Alors, mademoiselle Geneviève?...

— Ignore la demande formulée par votre père...

Subitement le visage de Philippe changeait de couleur.

De très rouge qu'il était tout à l'heure, il devenait très pâle.

Ainsi Geneviève ne savait rien!

Il avait cru que la jeune femme le méprisait.

Il s'était alarmé à tort.

Certes, elle se montrait froide, réservée. Mais n'est-ce pas pour répondre à sa froideur, à sa réserve à lui?

Il poussa un soupir de soulagement.

Alors, s'il en était ainsi, il pouvait espérer encore...

... Trouver le chemin de ce cœur de femme broyé par le malheur, mais qui renaitrait quand même à l'amour.

N'est-ce pas la loi humaine?

Le temps guérit les blessures les plus profondes.

Et, chez l'homme ou chez la femme, quand la souffrance s'apaise,

quand tout s'efface, quand tout s'oublie, la place est prête pour une tendresse nouvelle.

Qui sait, un jour peut-être Geneviève se laisserait toucher par cet amour humble, sincère, par ce dévouement qui s'offrait à elle.

Dès l'instant où il aurait cette certitude, il puiserait en elle la force nécessaire pour vaincre la résistance obstinée de son père.

Tante Noémie devinait ce qui se passait dans l'âme du jeune homme.

Elle se taisait.

Elle ne prononçait pas un mot pour détruire cette espérance qu'elle aussi partageait.

Geneviève, oubliant le passé maudit... chassant de son esprit et de son cœur le souvenir de l'infâme qui l'avait oubliée... abandonnée... Geneviève consentant à devenir la femme d'un homme loyal, dont la tendresse sincère la protégerait dans la vie. N'étais-ce pas le rêve caressé secrètement par la sœur de l'ex-commandant?

Tous les hommes ne se ressemblent pas.

Pierre Trémanzey était un misérable.

Il avait semé la désolation... la douleur dans l'existence de Geneviève.

Un divorce la délivrerait.

Philippe Bessières, lui, y apporterait l'oubli, la paix, le bonheur calme, la sécurité du lendemain.

Pour cela, que fallait-il?

Que Geneviève consentit à épouser Philippe.

Que le vieux père Bessières ne s'opposât plus à cette union.

Ces événements étaient-ils impossibles?

— Non.

L'amour fait des miracles!

D'ailleurs, le vieux paysan ne serait pas toujours là pour contre-carrer, par son entêtement, les projets de son fils.

Il était très malade.

Presque à la dernière extrémité.

D'une heure à l'autre une issue fatale était à redouter.

Cette issue qui rendrait à Philippe sa liberté, certes tante Noémie ne la souhaitait pas.

Mais peut-on changer quelque chose à ce qui est écrit dans la destinée?

Pourtant le petit Fernand s'impatientait.

Il tira tante Noémie par la main.

— Oui... oui, mon chéri, dit-elle.

Philippe contemplait d'un regard attendri l'enfant de Geneviève... le cher petit auquel il eût été heureux de servir de père et de donner son nom.

Il releva la tête.

— Vous êtes pour aujourd'hui seulement au château, mademoiselle? interrogea-t-il.

— Non. Je ne repars que demain ou après-demain pour les Aul-

nelles. Fernand, lui, restera pendant une semaine auprès de sa mère selon le désir exprimé par madame la comtesse d'Ésclabert... Celle-ci a toutes les bontés pour ma nièce... Adieu, monsieur Philippe.

Elle faisait un pas pour s'éloigner.

—Adieu... dit-il, comme à regret.

Mais à ce moment un homme, un paysan qui venait de franchir le pont-levis entra dans la cour.

A sa vue, le jeune régisseur poussa une exclamation :

—Mathurin... l'un des domestiques de mon père.

Tout de suite une pensée traversa son cerveau.

—Mon Dieu, un malheur est-il arrivé!...

Son cœur se serra.

L'homme s'était approché.

Son visage glabre, solennel, faisait en effet pressentir une mauvaise nouvelle.

Il s'était découvert et il demeurait muet, immobile, comme si la commission dont il était chargé l'embarrassait extrêmement.

Enfin il se décida :

—Monsieur Philippe, ne vous frappez pas de ce que je vais vous dire... Il faut que vous veniez avec moi aux Auhelles sans perdre un instant.

Un cri vint aux lèvres du jeune homme.

—Mon père!

Le domestique ne répondit pas.

—Voyons, parlez... Je suis un homme... Quelque terrible que soit la vérité, je veux la connaître... Mon père est en danger... Il est... mort peut-être... par grâce, répondez...

Il avait porté la main à son front.

Il chancelait.

Mathurin sembla prendre une résolution.

—Eh bien, oui, monsieur Philippe, j'aime mieux vous l'apprendre tout de suite. Ce pauvre monsieur Bessières vient de trépasser... Hier soir il allait très mal. J'ai voulu vous prévenir... Il s'y est opposé sous prétexte que le lendemain il irait mieux... Moi, je voyais bien qu'il s'illusionnait, le pauvre homme... Mais je n'ai pas osé lui désobéir. Car, vous le savez, monsieur Philippe, il n'était pas prudent de le mettre en colère. Le matin il a eu des quintes que ça faisait pitié... A midi il s'est soulevé sur son fauteuil... Il a essayé de prononcer quelques paroles, puis il est retombé... C'était fini... Votre malheureux père ne souffrait plus.

—Mon Dieu... ô mon Dieu.

De la gorge contractée du jeune homme aucun mot ne pouvait sortir.

Il avait les prunelles égarées... pleines d'une épouvante soudaine!

A ses tempes une sueur fine perlait.

Certes, depuis longtemps déjà il s'attendait à cette nouvelle.

Il était préparé à la mort de son père.

Pourtant devant la soudaineté de la catastrophe il demeurait comme foudroyé.

Tante Noémie, s'était avancée, profondément émue.

—Il faut avoir du courage, monsieur Philippe, dit-elle...

Il fit un effort... se domina.

—Oui... Vous avez raison... C'est à chacun son tour d'être frappé par la destinée... Depuis longtemps la mort rôdait autour de la maison... Elle a accompli son œuvre... Désormais je suis seul au monde...

—Non... dit-elle. Il vous reste des amis.

Il eut un triste sourire.

—Il n'y a qu'une amitié au monde qui me soit précieuse... L'obtiendrai-je jamais?

Il s'éloignait derrière Mathurin.

Tante Noémie le regarda disparaître.

Quand il fut loin, elle murmura :

—Pauvre garçon... Il n'est pas difficile de deviner à qui il fait allusion... Qui sait! peut-être l'avenir exaucera-t-il ses vœux?... Il n'a pas osé dire à Geneviève qu'il l'aimait... Eh bien! moi, j'oserai pour lui.

Tante Noémie s'était dirigée vers la chambre de sa nièce.

Où, elle était décidée. Elle parlerait. Elle apprendrait à la jeune fille ce qui venait de se passer... Elle ne lui cacherait pas plus longtemps l'affection que, secrètement, Philippe nourrissait pour elle.

Et, cette fois, il faudrait bien que Geneviève l'écût jusqu'au bout.

La jeune fille était seule, assise dans un fauteuil, en une attitude de profonde rêverie.

La sœur du commandant s'approcha d'elle.

Le petit Fernand, quittant sa main, s'était dirigé vers la fenêtre, et, soulevant l'un des rideaux, il s'amusa à contempler le va-et-vient des domestiques dans la grande cour du château.

—Geneviève, murmura tante Noémie.

Celle-ci, à l'apparition de sa tante, à celle de Fernand, s'était mise debout.

—Tu as quelque chose à me dire, tante?

—Oui... quelque chose de grave... Longtemps j'ai hésité... la minute est venue... il faut que tu m'écoutes.

La jeune fixa la vieille demoiselle avec étonnement :

Celle-ci poursuivit :

—Tu te rappelles; un jour, je t'ai demandé: Si, malgré les tristesses du passé, un homme venait à toi loyalement, s'il t'offrait sa tendresse, son nom, que déciderais-tu?

—Tante!

—Tu m'as suppliée de ne jamais te parler de cela.

—Oui.

—Aujourd'hui, si, malgré ta prière, je te posais la même question, que répondrais-tu?

—Ce que je répondrais?

—Oui.

—Je te dirais: Aujourd'hui comme hier, ma volonté n'a pas changé. Elle ne changera jamais. Mon cœur est mort à l'amour. Il appartient à Fernand... à toi, ma bonne tante. Mais cette conversation m'est pénible. Parlons d'autre chose.

—Non, Geneviève. Car je ne t'ai pas dit tout... et, je te le répète, il faut que tu m'entendes jusqu'au bout. Tout à l'heure, j'étais dans la cour du château avec Fernand. J'ai rencontré... quelqu'un... avec qui j'ai parlé longuement.

—En quoi cela peut-il m'intéresser, tante?

—Tu vas le savoir... Ce quelqu'un s'appelle Philippe Bessières.

—Le régisseur du château?

—Oui. Au moment de nous séparer, un homme est venu lui annoncer une bien pénible nouvelle: celle de la mort de son père.

—En effet, pour lui, c'est une rude, une cruelle épreuve, et je le plains sincèrement.

—Tu as raison, Geneviève, il mérite la pitié... plus encore qu'il t'est possible de le supposer.

La jeune fille eut un mouvement.

Que disait sa tante?

Celle-ci poursuivit :

—Depuis plusieurs mois que tu vis sous le même toit... dans une promiscuité presque constante... tu n'as rien surpris... rien deviné dans son attitude?

—Surpris... deviné quoi, tante? M. Philippe Bessières ne s'est jamais départi envers moi de la réserve la plus extrême, du respect le plus profond. Il semblait en proie à une invincible tristesse.

—Cette tristesse, tu n'en as pas senti la cause? Tu n'as pas lu le secret que recèle son âme?

—Tante!

Brusquement pour Geneviève la lumière s'était faite.

L'allusion de tante Noémie était trop transparente pour qu'elle n'en saisît pas le sens.

Son front se couvrit de rougeur.

—Tu comprends enfin... Philippe t'aime... il y a longtemps...

Geneviève eut un geste de supplication.

Mais la vieille demoiselle poursuivit :

—Lorsque son père est venu me rendre visite, dans notre petite maison des Auhelles, c'était dans l'intention de demander ta main pour son fils. Alors, nous possédions une petite fortune. Cette considération était suffisante pour le décider à acquiescer au désir de Philippe. Le vieux paysan avait l'âme de sa race, un culte unique: l'argent. Quand il a appris notre ruine, il n'a plus donné suite à ses projets. Mais son fils, lui, n'a pas cessé de l'aimer... Il a été très malheureux... Il a souffert... il souffre encore à la pensée que pour toi il n'est qu'un indifférent.

—Oh! je t'en supplie!...

—Cet amour humble, dévoué, ne t'émeut pas?...

—Tante!

—Réponds. Tu sais bien quel est mon désir secret... Demain, un désastre peut se produire... un cataclysme bouleverser encore notre existence... Qui connaît l'avenir?... La mort peut me prendre... Je suis une pauvre vieille que chaque jour rapproche un peu plus de la tombe. Je ne serai complètement rassurée que lorsque je saurai à quelqu'un le droit de te protéger, de te défendre. Ce droit, un mari seul peut l'avoir. Geneviève, ma petite Geneviève, sois raisonnable. Ecoute la voix de la raison, celle du devoir. Pour toi, le bonheur est possible encore. Ne le dédaigne pas. Plus tard, qui sait? peut-être n'auras-tu pas assez de larmes pour regretter...

—Jamais, tante... jamais, je te le répète... Je ne veux pas... je ne veux pas.

—Pourquoi? Philippe n'a-t-il pas toutes les qualités qui rendent un homme digne de l'amour d'une femme?

—C'est vrai.

—Par la bonté, par la droiture de son caractère, il a su conquérir l'estime, le respect de tous.

—Oui.

—Alors?...

—Alors... je ne veux pas... je ne veux pas...

Un éclair traversa les prunelles de tante Noémie.

—Tu ne veux pas, declares-tu... Je vais te dire pourquoi, moi...

Elle allait ajouter :

— Parce que tu en aimes toujours un autre... un infâme, dont les lèvres t'ont menti... un misérable qui t'a délaissée après avoir abusé de ta confiance, après avoir semé dans ta vie le malheur.

Mais elle demeura muette.

Non, ces paroles, elle ne pouvait pas les prononcer.

Geneviève eût trop souffert en les entendant.

C'eût été de la part de la vieille demoiselle une cruauté à laquelle elle se refusait.

Tante Noémie pensa :

— La malheureuse !

Dans son âme, il n'y avait pas de colère, mais de la pitié.

Le petit Fernand avait quitté l'embrasure de la fenêtre. Il s'approcha de sa tante, se blottit contre ses jupes.

La sœur de l'ex-commandant se pencha... attira à elle le mignon.

— Au moins, toi, tu m'aimes, mon chéri... Jamais tu ne m'as fait de la peine... Et pourtant c'est toi qu'il faut plaindre, toi qui porteras plus tard le poids d'une faute que tu n'as pas commise.

— "Pauvre cher petit !

La gorge de la vieille fille se serrait... ses yeux devenaient humides.

Geneviève avait tressailli.

Son visage pâlisait.

Les paroles prononcées par tante Noémie, avec intention peut-être, avaient pris le chemin de son cœur crispé par une souffrance soudaine.

Fernand n'avait plus de père.

Plus tard, lorsqu'il aurait l'âge de comprendre, lorsque la vérité brutale lui serait révélée, il souffrirait.

Qui sait s'il ne rougirait pas du nom qu'il devrait porter : le nom de la mère coupable.

Oh ! c'était atroce.

Tout à l'heure tante Noémie avait dit :

— Demain, un désastre peut se produire, un cataclysme bouleverser encore notre existence... Je ne serai complètement rassurée que lorsque je saurai à quelqu'un le droit de te protéger... de te défendre...

Sans doute elle avait pensé :

— De protéger... de défendre Fernand.

Pauvre ange!... Qu'un malheur s'abattit sur tante Noémie... sur elle, Geneviève... que la mort vint à passer... et il serait seul au monde... orphelin...

— Mon Dieu ! ô mon Dieu !

A présent, un tremblement agitait les membres de Geneviève. Des gouttes de sueur mouillaient ses tempes. Ses lèvres se séchaient. Ses paupières battaient fébrilement.

Tante Noémie observait la jeune fille.

Et, dans ses petits yeux gris, voici qu'une lueur s'allumait... une lueur qui semblait traduire une secrète satisfaction.

Elle avait conscience d'avoir adroitement manœuvré.

Elle fit plus étroite l'étreinte dont elle enveloppait le petit Fernand.

Et elle poursuivit :

— Oui, mon chéri, tu es un pauvre enfant sans père... Tu ne sais pas encore tout ce que cette situation a de pénible et d'humiliant pour toi... Pourtant, un jour, tu comprendras, hélas!... et tu seras très malheureux!...

— "Le monde est si méchant, vois-tu!...

— "Fasse le ciel que tu n'aies pas à maudire le jour qui te vit naître!...

— "Pourtant, si ta mère voulait, elle t'éviterait bien des déboires, bien des humiliations, bien des souffrances peut-être... Tu aurais, comme tout le monde, un père... un nom... tu n'aurais plus à rougir devant personne.

— "Un honnête homme qui t'aimerait comme si tu fusses réellement son fils te servirait de soutien, de guide dans la vie.

— "La mort pourrait me prendre. Pour toi, je ne redouterai plus rien.

— "Hélas ! il n'en sera pas ainsi.

— "Les déboires, les humiliations, les souffrances que l'avenir réserve à ceux qui, comme toi, ont été abandonnés, reniés par qui leur a donné la vie... ta mère ne te les épargnera pas.

— "Pauvre petit Fernand!...

Un cri... un sanglot interrompirent la vieille demoiselle.

— Tante Noémie !

Dans la voix de Geneviève il y avait tant de douleur, une détresse si profonde que la sœur du commandant en fut toute remuée et qu'elle eut la conviction d'avoir été trop loin peut-être.

Elle se tourna vers sa nièce.

— Geneviève, qu'as-tu ?

Celle-ci en proie à une intolérable souffrance s'était laissée tomber sur un siège.

Elle se prit la tête entre les mains.

Et courbée, cassée, la poitrine secouée par des sanglots elle s'abandonna à une douleur qu'il ne lui était plus possible de contenir.

Oh ! tante Noémie avait frappé juste.

Elle avait employé les seuls arguments capables d'émouvoir Geneviève... de triompher de sa résistance.

Oui, si celle-ci voulait, Fernand aurait un père... elle pouvait effacer la tare que sa naissance constituait aux yeux du monde.

N'était-ce pas là ce que le devoir lui ordonnait !

En elle une voix disait :

— Il le faut... il le faut.

Oui, mais au prix de quel martyre et de quelles tortures!...

Tante Noémie saisit dans les siennes les mains de la jeune fille.

— Voyons, Geneviève, ma chérie... reprends possession de toi-même... je ne t'ai pas dit cela pour te faire de la peine... En somme tu es libre d'agir comme bon te semble... Je suis une vieille radoteuse... Oublie les paroles que je viens de prononcer.

Mais les larmes de la jeune mère ne se séchaient pas... ses nerfs étaient trop tendus... Pleurer la soulageait.

Fernand s'était approché, désolé devant le chagrin manifesté par sa mère...

Fiévreusement celle-ci prit l'enfant dans ses bras. Elle l'étreignit avec une tendresse passionnée.

Tante Noémie ne parlait plus.

Elle songeait :

— Pleure... pleure, pauvre petite... Après, tu réfléchiras à ce que tu viens de dire...

— "Que le bon Dieu me pardonne les larmes que je te fais verser.

— "C'est pour ton bien, pour celui de Fernand que j'agis ainsi... Un jour tu le comprendras... Je connais la bonté, la noblesse de ton âme.

— "Tu ne voudras pas que plus tard, à cause de toi, Fernand soit malheureux.

— "Tu seras l'épouse de Philippe Bessières.

— "Le cher ange aura un père.

— "Toi, un mari que tu finiras bien par aimer quand tu reconnaîtras que nul n'est plus digne de tendresse..."

Ni le lendemain, ni le jour suivant, la tante et la nièce ne firent aucune allusion à la scène qui avait eu lieu.

La vieille demoiselle paraissait avoir oublié ce qui s'était passé. Elle affecta même une gaieté qu'elle ne parvint pas à faire partager à Geneviève.

Vers deux heures de l'après-midi, dans le grand escalier du château, elles se trouvèrent tout à coup en présence de Philippe Bessières. Le jeune homme était vêtu de noir. Il venait de conduire son père à sa dernière demeure. Devant les deux femmes il baissa les yeux, s'effaça, en les saluant, pour les laisser passer.

Geneviève n'avait pu réprimer un mouvement que tante Noémie ne fut pas sans remarquer.

Mais celle-ci se tut, garda pour elle ses réflexions.

A la tombée de la nuit elle reprit le chemin des Aulnelles... celui de la petite maison qu'elle avait quittée depuis trois jours.

Elle laissait le petit Fernand au château auprès de Geneviève et de la comtesse Irène d'Esclabert.

L'intérêt que celle-ci, dès le début, avait porté à l'enfant s'était transformé rapidement en une sorte d'adoration.

Il eût été difficile de dire qui, d'elle ou de Geneviève, avait le plus d'affection pour lui.

Et cependant la jeune mère l'aimait bien... l'aimait de toutes les fibres de son âme... son petit Fernand.

X.—MARI ET FEMME

La comtesse Irène venait, une fois encore, de questionner Geneviève au sujet du passé.

Elle avait conscience de raviver une grande douleur dans le cœur de la jeune mère et cependant elle n'avait pu résister au désir d'interroger celle-ci sur le père de Fernand.

Mais, hélas ! Geneviève n'avait pu que confirmer ce qu'elle avait déjà dit à la comtesse : Pierre Trémanzey n'était pas un enfant abandonné. Il avait une famille, une mère pour laquelle il semblait éprouver une vive affection.

Quant à dire ce qu'il était devenu cela lui était impossible.

Elle l'ignorait complètement.

La comtesse Irène avait poussé un profond soupir.

D'ailleurs les suppositions qu'elle faisait étaient absurdes!...

C'était de la folie d'arrêter son esprit à pareille hypothèse.

L'homme dont la conduite envers Geneviève avait été aussi lâche, aussi indigne, ne pouvait avoir rien de commun avec l'enfant perdu depuis tant d'années, et qu'Irène n'avait jamais cessé de pleurer.

Au hasard était due cette ressemblance qui l'avait tant impressionnée.

... Cette ressemblance qui avait provoqué en elle un trouble qui persistait encore.

Hélas! jamais rien ne souleverait le voile mystérieux jeté sur le passé.

Jamais, elle ne recueillerait un indice pouvant la mettre sur la trace de l'enfant que des misérables lui avaient ravi.

Geneviève venait de sortir.

Depuis le départ de tante Noémie, la jeune fille paraissait plus songeuse, plus triste encore et ses grands yeux bleus étaient cerclés de bistre.

La comtesse Irène assise près d'un bon feu qui crépitait dans la cheminée monumentale de sa chambre avait attiré à elle Fernand qui, devenu familier, semblait être heureux des caresses que lui prodiguait cette femme, aux gestes si doux, au regard plein de bonté.

Il la contemplait avec étonnement, une interrogation dans ses prunelles d'enfant...

Et il semblait lui demander:

— Pourquoi m'aimes-tu ainsi, toi qui n'est pour moi qu'une étrangère?

La châtelaine ne parlait pas.

Les paupières mi-closes elle s'abandonnait au charme d'un rêve.

Ses lèvres murmuraient:

— Mon enfant... mon doux mignon...

Et à plus de vingt ans de distance, elle revoyait en imagination le chérubin qu'elle avait tenu quelques heures à peine dans ses bras et dont le souvenir faisait battre son cœur à coups sourds et violents. Elle croyait le reconnaître, le retrouver dans Fernand, ce bébé qui avait dans le regard une inquiète et précoce gravité.

Elle resserra l'étreinte dont elle l'enveloppait. Et tout à coup elle ordonna:

— Ecoute, Fernand. Dis: Je t'aime, maman.

Et l'enfant, obéissant aussitôt, de sa voix zézayante:

— Ze t'aime, maman.

Mais se reprenant presque tout de suite:

— Pourquoi que tu me fais dire ça... t'est pas ma maman, toi.

La comtesse Irène ne répondit pas.

A présent ses paupières étaient closes entièrement. Ses lèvres frémissaient. Un mouvement précipité faisait se soulever et s'abaisser sa poitrine.

Et doucement, lentement, elle passait ses longues mains pâles, aux doigts fuseés, dans la chevelure ondoyante de l'enfant.

Un lampadaire à abat-jour de soie mauve que supportait un flamant aux pattes roses, épanchait dans la pièce une clarté discrète et tendre.

Par instants, du dehors, arrivaient les plaintes du vent, lugubres dans la nuit d'hiver. Et, lorsqu'une accalmie se produisait on percevait aux vitres comme un frôlement doux et soyeux: celui de la neige qui tombait.

Soudain la châtelaine tressaillit.

Au milieu des rumeurs vagues de la nuit, il lui avait semblé percevoir un bruit... le bruit d'une lourde porte qui s'ouvre... puis celui de pas dans la cour du vieux manoir.

Elle écouta plus attentivement.

Mais elle s'était trompée sans doute.

Le vent seul, devenu plus furieux, faisait grincer des girouettes... soufflait en tempête...

Des craquements se produisaient.

La comtesse reprit son rêve une minute interrompu.

Elle attira l'enfant sur ses genoux, le pressa contre son sein passionnément.

Et voici qu'à son tour Fernand, en un geste câlin, se serra contre cette poitrine qu'il sentait palpiter.

Il se haussa jusqu'au visage de cette dame si belle, aux tempes argentées, et ses lèvres se posèrent sur les joues creuses, émaciées de la châtelaine.

— Ze t'aime... bégaya-t-il.

— Et moi aussi, mon ange, je t'aime.

Sous le baiser de l'enfant elle avait frissonné.

Elle n'entendit pas qu'on frappait à la porte.

Elle n'entendait pas davantage le bruit que fit cette porte en s'ouvrant.

Un homme, dans la clarté mauve, apparut.

Un grand manteau de voyage l'enveloppait.

Il eut, devant le spectacle de la comtesse étreignant l'enfant dans ses bras, un sourire cruel et mauvais sous la moustache hérissée.

Irène ne l'avait pas aperçu.

Elle poursuivait, parlant lentement comme on parle dans un rêve et comme si elle se fût adressée à l'enfant qu'elle avait perdu:

— Tu es beau, mon amour, beau comme un chérubin... mon cœur t'appartient... tous ses battements sont pour toi... ta pensée seule me donne le courage de vivre...

Et le silence se faisait plus profond, plus enveloppant, presque complice.

Mais il fut troublé soudain par un ricanement.

Une voix prononça sur un ton indéfinissable:

— Tous mes compliments, madame.

La comtesse Irène sursauta.

Cette voix elle la reconnaissait.

C'était celle du comte Roger.

Comment se trouvait-il là?

Pourquoi revenait-il ainsi à l'improviste sans l'avoir prévenue? Une seconde, ces interrogations se posèrent à l'esprit de la comtesse.

Elle ne put y répondre.

L'autre répétait:

— Tous mes compliments... vraiment le tableau est charmant.

Il y avait de l'ironie dans sa voix.

Cette voix avait aussi une intonation agressive.

Irène leva la tête. Elle regarda le comte en face.

— Vous, monsieur?

— Oui. Cela vous surprend, n'est-ce pas? Vous ne m'attendiez guère, avouez-le. Et mon retour ne vous est que médiocrement agréable. Cela se conçoit. Je n'ai pas cru devoir vous en aviser pour des raisons toutes particulières... Je ne m'en plains pas, puisque cette circonstance m'a permis d'assister à un spectacle vraiment touchant.

Il persiflait.

Il avait fait un pas en avant, les lèvres pincées, les yeux durs et mauvais.

Elle demanda simplement:

— Vous revenez seul?

— Seul... ce soir... oui.

— Pour chasser?

— C'est l'un des motifs de mon retour. Il y en a un autre...

Il prononça cette dernière phrase avec un accent étrange.

— Ah! fit-elle sans le questionner.

Il expliqua:

— Quelques amis doivent venir me rejoindre ces jours-ci... Nous organiserons des battues... Pourtant ce n'est point, je vous le répète, pour cette raison que je suis revenu au château.

Irène ne répondait pas.

Que lui importait le motif pour lequel cet homme était là.

Devant l'indifférence manifestée par sa femme, le comte Roger blêmit.

Ses poings inconsciemment se crispèrent.

Mais il se domina.

Et de nouveau un sourire étrange, un sourire cruel erra sur ses lèvres.

Comme s'il eût conscience d'un danger proche, Fernand s'était serré contre la comtesse et, de ses petits bras, il l'étreignait avec force.

Un silence mortel pesa.

Le comte Roger s'était mis à marcher dans la pièce. Malgré l'épaisseur des tapis, ses pas nerveusement martelaient le plancher.

Tout à coup il s'arrêta.

— Pouvez-vous me dire qui est cet enfant que je suis surpris de trouver ici, sur vos genoux, et auquel, lorsque je suis entré, vous prodiguez des caresses ardentes?

— Que vous importe.

Un éclair traversa les prunelles du comte.

Elle ajouta d'une voix calme:

— Ne vous souvenez-vous donc plus de ce qui a été convenu entre nous lors de votre départ?

Il se planta devant elle, les bras croisés.

— Si, je me souviens... articula-t-il.

— Eh bien, alors, que vous importe ce que je fais. Je me désintéresse de vos actions... Ne vous occupez pas des miennes... Chacun notre liberté, avons-nous décidé. Vous en usez à votre guise. Trouvez bon que j'en fasse de même.

Il ricana:

— Elle vous est donc bien nécessaire cette liberté... Vous avez donc bien peur d'avoir à répondre de vos actes à qui a droit de vous en demander compte.

— Monsieur!

— Vous n'avez donc pas conscience que si tout autre que moi vous eût surpris à embrasser cet enfant... comme vous le faisiez... il n'eût pas manqué d'échafouder de singulières suppositions.

— Lesquelles, s'il vous plaît?

— Oh! vous me comprenez... D'ailleurs, il ne vous appartient pas de m'interroger. Vous n'avez pas répondu à ma question. A qui est cet enfant?

— A madame Geneviève Barandier, ma dame de compagnie.

— Pourquoi se trouve-t-il au château?

— Parce que j'ai permis à sa mère de le garder quelques jours auprès d'elle.

— Vous avez eu tort... Sa place n'est pas ici.

— Si tel n'est pas mon avis?

—Soit. Alors expliquez-moi la raison qui vous fait lui porter une affection aussi étrange?

—Non.

—Vous refusez de me répondre?

—Oui.

—Eh bien, je vais le faire pour vous, moi.

La comtesse tressaillit.

Elle posa à terre le petit Fernand.

Dehors, le vent redoublait d'intensité... La tempête faisait rage.

Le comte Roger reprit :

—Si, sur votre trahison, sur votre infamie, j'avais conservé le moindre doute, votre attitude, à cette minute, suffirait pour le dissiper.

—Vous aimez cet enfant, parce que sans doute il vous rappelle le souvenir de l'autre... celui qui est à vous... celui que vous avez eu d'un autre mariage.

La comtesse Irène poussa un cri.

Elle s'était dressée, livide, les prunelles dilatées par l'épouvante.

Elle voulut parler... protester... se défendre... mais aucun son ne put se livrer passage dans sa gorge contractée...

Ainsi cet homme possédait son secret!

Pour lui le passé n'avait plus de mystère.

Oh! c'était atroce!...

Comment avait-il appris?

Le comte fit un pas en avant.

Le pli qui barrait son front s'était creusé davantage... Son regard s'était fait plus froid, plus féroce.

—Voyons, vous ne vous révoltez pas!

—Vous ne m'avez donc pas entendu?

—En face d'une pareille accusation vous ne trouvez pas un mot pour vous disculper, pour vous défendre!

Elle fit un effort intense pour reconquérir son sang-froid.

—Il est des accusations, monsieur, auxquelles on ne répond que par le silence et par le mépris.

Elle s'était penchée vers le petit Fernand.

—Va retrouver ta mère, mon mignon.

—Oui... murmura-t-il faiblement, effrayé par la scène à laquelle il assistait.

Elle le conduisit à une porte, souleva la portière qu'elle laissa retomber derrière l'enfant.

Le mari et la femme étaient seuls.

Le comte avait repris sa marche furieuse dans la chambre.

Il s'approcha d'Irène.

—Alors vous prétendez que ce que je viens de dire est faux?

—Oui.

—Prenez garde!... Un mensonge ne peut vous sauver... J'ai la preuve.

D'un geste violent il tira d'une de ses poches le porte-cartes auquel il devait les révélations qu'Armand Trémanzey lui avait faites.

—Ce porte-cartes est bien à vous, n'est-ce pas?... dit-il d'une voix que la fureur faisait trembler.

—C'est-à-dire qu'il était à moi... Un jour vous avez manifesté l'envie de le posséder. J'ai fait droit à votre désir.

—Ce chiffre?

—Était mon chiffre de jeune fille, vous le savez bien. Pourquoi ces demandes inutiles?

—Vous allez le savoir. Il faut, pour que vous me compreniez, que je vous raconte une histoire... singulière... et qui ne peut manquer de vous intéresser... Il y a vingt-cinq ans environ, vous voyez que je précise, une vieille mendicante trouvait un enfant au pied d'une croix sur une route.

—Cet enfant, abandonné croit-on par des bohémiens pour lesquels probablement il constituait un embarras, était enveloppé dans des langes retenus par un bijou... une broche marquée d'un chiffre.

La comtesse était devenu très pâle.

Son cœur avait cessé de battre.

Sous elle, ses jambes se dérobaient.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

Impitoyable, le comte Roger poursuivit :

—Or ce chiffre était le même que celui de ce porte-cartes...

—Osez donc dire que le bijou trouvé autrefois sur cet enfant ne vous a pas appartenu!

—Mon Dieu!

—Répondez.

—Je ne sais ce que vous voulez dire... taisez-vous par grâce.

—Vous avouez?

—Non... Vos soupçons sont ridicules et odieux... Ce bijou il me faudrait le voir... Et puis comment voulez-vous que m'ayant appartenu, m'appartenant, il ait été trouvé dans les langes d'un enfant?...

—La belle affaire!...

—Cet enfant était le vôtre.

—Je suis fixé à cette heure.

—Si ce que j'avance était faux, dès le début de notre entretien vous eussiez bondi d'indignation.

—Or votre émotion, votre souffrance, en m'écoutant, vous a trahie. C'était vrai.

La comtesse avait clos à demi les paupières. Sa tête se renversait... Ses mains se crispaient désespérément aux bras du fauteuil.

On aurait pu croire qu'elle était morte.

Alors il s'approcha d'un guéridon... appuya sur un timbre.

Une servante parut.

—Votre maîtresse vient de se trouver mal... dit-il. Soignez-la.

Et, ayant pivoté sur ses talons, il quitta la chambre.

XI.—JALOUSIE...

Le comte s'était retiré chez lui.

Il affectait le dédain, le mépris.

Son calme n'était qu'apparent.

En lui, une colère persistait... un sentiment obscur de jalousie qui mettait dans ses yeux une flamme de menace.

Vraiment, comme depuis vingt-cinq ans, Irène s'était jouée de lui!...

Et il n'avait rien deviné... rien compris. Il avait pris l'indifférence de la comtesse pour l'indice d'une nature froide, inaccessible à l'amour.

L'imbécile!...

Oh! comme il avait eu raison, dès le lendemain de leur mariage, de s'éloigner d'elle...

Jamais elle ne l'avait aimé.

Il comprenait pourquoi à cette heure!...

Il se rappelait le mépris dont elle l'avait flagellé... son indignation... lorsqu'elle l'avait surpris essayant de faire entendre à cette Geneviève que les regrets ne sont pas éternels.

Son mépris!... son indignation!...

Vraiment elle avait eu de l'audace!

Désormais quoi qu'il fit, elle n'aurait ni le droit d'un reproche ni celui d'une révolte.

Elle devrait tout subir... tout endurer.

Car il n'entraît pas dans ses intentions de donner aux événements qui venaient de se produire le divorce pour solution.

Ce serait provoquer un scandale énorme... confesser le rôle ridicule que pendant vingt-cinq ans il avait joué, lui, le comte Roger d'Esclabert.

Et puis une autre raison le fortifiait dans sa résolution de ne pas arriver à cette extrémité.

Une raison fort simple en elle-même, mais dont la valeur était indiscutable.

Divorcer c'était se placer dans l'obligation de restituer à la comtesse, sa dot, tous les biens qu'elle avait apportés en mariage.

Or, cette restitution faite, que resterait-il au comte?

Absolument rien.

Il serait sans aucune ressource.

Aussi pauvre que Job.

Quand il avait épousé sa cousine Irène d'Esclabert, il était complètement ruiné.

Il avait gaspillé son patrimoine en fêtes, en orgies avec de joyeux compagnons...

C'était même cette considération qui l'avait décidé à se marier, lui, si jaloux de sa liberté.

Il est vrai que cette liberté il l'avait conservée entière.

Avec l'argent d'Irène il avait repris sa vie de débauche... paradé dans les cabarets à la mode...

Il entendait qu'il en fût toujours ainsi.

Lorsque la vérité, brutalement lui avait été révélée dans ce restaurant de nuit où il soupait en compagnie d'Armand Trémanzey et de la Roche, son premier mouvement avait été celui d'une colère effroyable.

Mais depuis il avait réfléchi.

Certes sa colère ne s'était pas complètement apaisée.

A cette heure, pour la comtesse, c'était de la haine qu'il éprouvait.

Pourtant la réflexion lui conseillait de ne pas se laisser aller à la violence.

D'ailleurs n'était-il pas vengé terriblement?

N'avait-il pas dit à sa femme :

—Je connais votre secret.

—Vous avez eu un enfant dont vous pleurez la perte.

—Cet enfant existe.

—Je sais qui il est.

—Je n'ai qu'un mot à prononcer et il vous sera rendu.

—Or ce mot, je ne le prononcerai pas.

Pouvait-il rêver pour Irène un châtement... un supplice plus épouvantables ?

Le comte s'était mis au lit.

Mais il ne dormait guère.

Toute la nuit il réfléchit, forma mille projets, s'arrêta aux résolutions les plus contradictoires.

Pourtant, en se levant, le matin, il était fixé sur l'attitude que désormais il lui convenait de prendre.

Vraiment il était bien sot de se mettre ainsi martel en tête.

Où était la belle philosophie qu'il affichait naguère devant les événements les plus fâcheux ?

Où son calme ? son insouciance légendaire ?

N'avait-il pas pour principe de chasser un souci, une contrariété en se jetant à corps perdu dans le plaisir...

Le plaisir...

N'était-ce pas là toute sa vie !

Le comte Roger avait sonné son valet de chambre.

Il lui donna l'ordre de s'informer auprès d'une femme de chambre comment la comtesse avait passé la nuit.

Puis, lorsqu'il fut seul de nouveau, il s'accouda à l'appui d'une fenêtre... contempla l'admirable spectacle que la nature offrait à ses regards.

La neige ne tombait plus.

La forêt toute blanche prenait un aspect de féerie.

Le temps était froid et sec.

Au loin on apercevait les Aulnelles... l'église du village... les maisons de chaume couverte d'un tapis de neige.

Sous la fenêtre, c'était un coin du parc... un sentier étroit qui conduisait à la grand'route dont on distinguait, à quelques centaines de mètres, les arbres dénudés pareils à des squelettes fantastiques.

Soudain, dans ce sentier un homme parut.

Le comte le reconnut.

C'était un palefrenier... Bélus, le mari de Victoire.

Sans doute était-il chargé d'une commission par le régisseur... il se rendait dans les environs... à Talloires ou aux Hétraies.

Sa démarche était lourde. Il semblait hésitant, indécis.

Par instants, il s'arrêtait, se retournait comme si une force mystérieuse le rappelait en arrière.

Il ne voyait pas le comte qui, un sourire singulier aux lèvres, le suivait longuement des yeux, le regardait disparaître peu à peu.

Le mari d'Irène s'était redressé.

—Tiens, tiens, murmura-t-il, puisque les circonstances me favorisent, pourquoi n'irai-je pas faire la causette avec madame Bélus ?

Mais on frappait à la porte.

Il se retourna. Et, d'une voix brève :

—Entrez... ordonna-t-il.

Firmin reparut. Il prononça :

—Monsieur le comte, madame la comtesse a passé une nuit très agitée... Madame Geneviève l'a veillée constamment... Il y a une heure à peine, madame la comtesse s'est endormie.

—C'est bien, Firmin.

D'un geste, il congédiait le valet.

Celui-ci s'éloignait. Brusquement, son maître le rappela.

—Firmin.

—Monsieur le comte a des ordres à me donner ?

—Oui. Il faudra, dès aujourd'hui, mettre quelques chambres en état de recevoir des amis de Paris que j'attends pour chasser.

—Combien, monsieur le comte ?

—Trois chambres suffiront.

—Elles seront prêtes... Monsieur le comte n'a plus rien à me dire.

—Non... je verrai moi-même le régisseur... les palefreniers. Vous pouvez vous retirer.

Le domestique obéit.

Derrière lui, le comte prit son chapeau, se ganta... et, à son tour, quitta la chambre.

Sans bruit, il atteignit le palier du premier étage, descendit le grand escalier, traversa les vestibules et se trouva sur le perron.

Quelques minutes plus tard, il gravissait un autre escalier en haut duquel s'ouvrait le couloir qui donnait accès aux logements des domestiques.

A l'entrée de ce couloir le comte se heurta à un valet de chiens.

C'était un vieux célibataire chargé au château d'un emploi important : celui de veiller à l'entretien de la meute du comte qui était l'une des plus réputées de France.

Il s'en acquittait d'ailleurs à merveille.

Il salua son maître sans manifester le moindre étonnement de le rencontrer dans un tel endroit. Le comte d'Esclabert, assez familier avec ses domestiques, se rendait souvent dans leur logis lorsqu'il avait des ordres à leur donner.

—Ménestot, dit le châtelain, je suis bien aise de vous rencontrer...

Nous chasserons cette semaine... Veillez à ce que les équipages soient irréprochables.

—Ils le sont, monsieur le comte.

—Bien... Dites-moi, où allez-vous ?

—Inspecter le chenil, monsieur le comte.

—Savez-vous si Bélus est chez lui ?

—Je ne pense pas, monsieur le comte. Monsieur le régisseur l'a envoyé aux nouvelles coupes des Hétraies. Mais Victoire, sa femme, est là.

—Alors, c'est à elle que je parlerai. Elle transmettra mes ordres à son mari.

Ménestot avait soulevé respectueusement sa casquette.

Le comte écouta ses pas s'éloigner.

Lorsqu'il n'entendit plus aucun bruit, il s'engagea dans le couloir.

Il n'alla pas loin... s'arrêta devant une porte entr'ouverte.

Délibérément, sans frapper, il entra.

Il se trouva dans une sorte de cuisine servant aussi de salle à manger et pour le moment de cabinet de toilette...

Madame Bélus leva la tête, eut un petit cri de surprise et de frayeur :

—Monsieur le comte !

Lui, tranquillement avait refermé la porte.

—Bonjour, Victoire, dit-il en s'avançant... ce n'est pas moi que vous attendiez, n'est-ce pas ?

Elle riait :

—Pour ça, non... monsieur le comte... J'ignorais même votre retour au château.

—Je suis rentré dans la nuit. Ce matin, j'ai désiré voir Bélus au sujet de chasses que je veux incessamment donner.

—Bélus n'est pas ici, monsieur le comte... il vient de sortir...

—Pour longtemps ?

—Pour quelques heures, je suppose. M. Bessières l'a envoyé aux Hétraies.

—Diable ! Enfin... je le verrai dès qu'il reviendra.

—Ne restez pas ici, monsieur le comte ; Bélus est très violent et un rien lui monte la tête.

Soudain, un bruit de pas retentit dans le couloir...

Victoire s'exclama, les yeux pleins de frayeur :

—Ciel, si c'était Bélus !

... ..
Ah ! non, pour sûr... il ne partait pas de bon gré, ce matin-là, le palefrenier...

Lorsque, dès le matin, le régisseur lui avait fait dire de passer à son bureau il avait cru que Philippe Bessières le faisait appeler pour lui adresser des reproches.

Car la nuit même une discussion fort orageuse avait eu lieu entre lui et sa femme.

Cette discussion avait été provoquée par un nouvel accès de jalousie qu'il n'avait pu refréner en apprenant par Firmin le retour du comte.

La nouvelle de ce retour inopiné s'était vite répandue parmi le personnel du château.

Bélus avait eu une crispation des lèvres et un froncement des sourcils de mauvais augure...

Sûr... ça ne lui faisait pas plaisir que le comte fût revenu !

Or voilà que dès le premier jour on l'envoyait faire, à travers bois, une course qui le tiendrait éloigné pendant plusieurs heures...

Car ce n'était pas des reproches que lui avait faits le régisseur sous les ordres duquel il était placé.

Dès qu'il était entré dans le bureau de Philippe Bessières, celui-ci, aimablement comme toujours, lui avait dit :

—Bélus, je vais vous charger d'une commission. Vous n'avez rien d'urgent à faire ce matin ?

—Ma foi, non, monsieur, avait-il répondu.

—Cela se présente à merveille. Je devais me rendre ce matin aux Hétraies, dans la coupe des Hauts-Plateaux qui est en exploitation. Or, je ne puis, au dernier moment, m'absenter. Vous allez vous y rendre à ma place et porter cette lettre à Dolinier, le chef d'exploitation. C'est pressant, vous entendez.

Et comme Bélus avait un geste :

—Le premier palefrenier est là, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur le régisseur.

—En ce cas prévenez-le de votre départ et allez... Voilà la lettre que vous aurez à remettre à Dolinier.

Bélus n'avait plus osé protester. Le régisseur était son chef... Il ne pouvait qu'obéir à ses ordres. C'est ce à quoi il s'était résigné.

Mais quand il avait eu quitté le bureau, il avait donné libre cours à sa mauvaise humeur.

—Ah ! bon sang de bon sang... c'était la guigne décidément... Cette course-là allait lui prendre à lui, Bélus, une partie de la matinée... Pour aller et pour revenir des Hétraies il fallait plus de deux heures en ne flânant pas en route.

En rentrant chez lui il avait eu, vers sa femme occupée à préparer le déjeuner du matin, un coup d'œil oblique.

La dispute de la nuit avait eu pour résultat une brouille qui persistait encore. Pas un mot depuis le lever n'avait été échangé entre les époux.

Victoire ne parut pas remarquer le retour de son mari.

Celui-ci avait déjeuné silencieusement.

Quand il eut terminé il se leva :

— Faut que je sorte, se décida-t-il à dire.

— Ah...

— Ça n'est pas fait pour te contrarier, hein ?

— Pourquoi m'en réjouirais-je ?

— Dame!... tu vas être débarrassée de moi pendant deux heures...

— Tu as toujours tes mêmes idées, alors ?

— Comment ne les aurais-je pas... Faudrait être aveugle pour ne rien voir.

— Mais voir quoi, enfin ?

— Qu'on te regarde de trop près et que cela n'a pas l'air de t'être désagréable.

— Si on me regarde tu devrais en être fier, au lieu de t'en fâcher...

— Non... je ne puis le tolérer... D'ailleurs, je t'ai prévenue...

— Que tu es donc nigaud !

Une paix relative s'était produite après cet échange de paroles...

Et Bélus, ayant mis sa casquette, avait quitté son logis pour se rendre à la coupe des Hauts-Plateaux.

En traversant la cour du château, il avait eu un regard vers le vieux manoir où toutes les fenêtres étaient closes, où tout semblait encore dormir.

Il s'éloigna, franchit le pont-levis dont les chaînes grinçaient sous les rafales du vent qui soufflait de nouveau.

Puis il s'engagea dans le parc, tourna à gauche, prit le sentier qui conduisait à la coupe des Hauts-Plateaux.

Pourtant il s'était arrêté à plusieurs reprises... indécis, pris d'une envie soudaine de retourner là-bas, de rentrer inopinément...

Pendant son absence, que faisait-elle ?

Il ne prêtait aucune attention à la beauté du paysage paré de givre, semblable à quelque décor de Noël légendaire.

L'herbe était toute blanche, comme hérissée d'aiguilles menaçantes.

Une fois encore Bélus s'arrêta.

Il était à cinq cents mètres environ du château...

Il revint sur ses pas.

Il était nécessaire d'agir avec prudence, avec ruse.

S'il suivait le sentier, on pouvait l'apercevoir des fenêtres du château.

Tandis qu'en s'engageant à travers les futaies il arriverait jusqu'au pont-levis sans être vu.

Dix minutes plus tard il était de retour, retraversait en hâte la cour du château et gagnait le bâtiment qui servait à la domesticité.

Une contraction de ses traits rendait son visage dur et mauvais...

Quand il fut en haut de l'escalier, il s'arrêta et, avant de s'engager dans le couloir, il prêta l'oreille.

Presque aussitôt un frémissement parcourut tout son être.

On parlait chez lui...

Il percevait un bruit confus de voix.

Les yeux étincelants, Bélus, d'une pesée brusque, poussa la porte.

Au seuil il s'arrêta, un ricanement prêt à sortir de ses lèvres.

Mais il demeura silencieux.

Le comte d'Esclabert venait de se dresser devant lui pendant que, dans un coin, Victoire était occupée à mettre de l'ordre dans le ménage.

Une légère pâleur, un certain embarras se lisaient sur le visage du châtelain.

Pourtant il dit sur un ton parfaitement calme :

— C'est vous, Bélus... Croyant vous trouver j'étais entré chez vous. Votre femme m'a dit que vous étiez parti aux Hétraies. Je suis heureux de votre retour puisqu'il va me permettre de vous dicter mes instructions.

— Ah... ah... Monsieur le comte, bégayait le palefrenier intimidé soudain.

— Oui, continuait le comte avec le même calme apparent... Dans quelques jours nous chasserons à courre... Il importe donc de s'assurer si les chevaux sont suffisamment entraînés. Je compte sur des invités de marque et je tiens absolument à ce qu'ils aient sur mes équipages de chasse une excellente opinion. C'est pourquoi j'ai voulu vous parler.

D'un geste dégagé, en homme sûr de lui, le comte d'Esclabert coquettement frisait les pointes de sa moustache.

Bélus tremblait.

Mais il gardait les yeux baissés.

Comment se fâcher, montrer les dents ?

Il perdrait sa place.

Où pourrait-on en retrouver une semblable ?

— Misère de misère...

Il se mordait les lèvres... refoulait les injures prêtes à lui échapper.

— Oui... monsieur le comte, répondit-il...

Et il continua à tenir baissés ses yeux dans lesquels passaient des lueurs rouges...

Le comte Roger assujettit dans son orbite le monocle qui depuis

un instant il avait laissé tomber et avec lequel il jouait négligemment.

Puis se tournant vers Victoire :

— Ainsi les ordres dont je vous avais chargée pour votre mari sont transmis ? déclara-t-il.

Il pivota sur ses talons... sortit.

Dès qu'il fut dehors, le palefrenier les yeux injectés de sang, les poings crispés, se laissa tomber sur une chaise. Et pendant un instant il resta là sans rien dire, comme accablé.

Victoire allait et venait dans la pièce, fébrile, comprenant que l'orage allait éclater.

Elle n'osait pas parler...

Une grande frayeur s'était emparée d'elle.

Elle devinait en partie ce qui se passait dans l'âme de son mari... et elle le savait capable des pires violences.

Pourtant de quelle faute était-elle coupable ?

Qu'avait-elle à se reprocher ?

En dessous elle observait son mari.

A sa grande surprise il se leva tout à coup et sans un mot, sans un reproche, il quitta la pièce.

Il redescendit l'escalier, traversa de nouveau la cour et reprit le sentier qui conduisait aux Hétraies.

En travers de son front les rides formaient comme des bourrelets...

Les sourcils rudes, hérissés, restaient froncés.

Les cils épais et roides voilaient la lueur sombre de ses yeux.

Ses lèvres étaient crispées par un rictus.

Et quand il se fut enfoncé sous bois, il parla...

Des phrases hachées... des phrases de menaces, de malédictions jaillirent de ses lèvres.

Il leva le poing en l'air et ricana :

— Oui... qu'il prenne garde!... il paiera cher!

XII.—UN MARCHÉ

Firmin n'avait pas menti.

La comtesse avait passé une nuit terrible.

Lorsque, après le départ du comte, elle était sortie de son évauouissement, elle avait vu penchée anxieusement sur elle une servante lui donnant des soins...

Alors elle s'était rappelé la scène... l'épouvantable scène qui venait d'avoir lieu.

D'un geste silencieux elle avait donné l'ordre à la femme de chambre de se retirer.

Et, pendant des minutes interminables, écroulée dans un fauteuil, elle était demeurée dans une sorte de prostration de tout son être, semblable à une folle, la tête entre les mains.

La pendule d'onyx qui, sur la cheminée de marbre dressait ses colonnettes sculptées, chef-d'œuvre du siècle dernier, sonna les neuf coups de l'heure.

Un à un les bruits s'éteignirent.

A cette heure, lorsqu'il n'y avait pas d'invités au château, tous les domestiques se couchaient.

La comtesse Irène avait voulu qu'on conservât l'habitude de sonner le couvre-feu... C'était le moment où la cloche de la chapelle faisait résonner jusqu'aux campagnes lointaines sa puissante voix d'airain.

La châtelaine ne l'entendit pas.

Elle semblait ne plus se rendre compte de la vie extérieure.

Elle ne perçut pas davantage le bruit de deux coups discrets qu'on frappait à la porte.

Celle-ci tout à coup s'ouvrit doucement.

Et dans l'entrebâillement la tête inquiète de Geneviève parut.

La jeune femme s'excusa :

— Madame la comtesse m'avait priée de revenir près d'elle avant qu'elle se mit au lit.

Rien ne répondit.

Pourtant la châtelaine était là, assise dans un fauteuil.

S'était-elle endormie ?

Geneviève hésita à avancer.

Mais ce sommeil de sa maîtresse était si étrange, si inquiétant que l'hésitation de la jeune fille ne fut pas de longue durée.

D'ailleurs, tout de suite elle était fixée.

Le corps de la comtesse venait d'être agité par un frémissement.

Celle-ci ne dormait pas.

Alors pourquoi restait-elle dans cette pose morne d'accablement et de désespoir ?

Était-elle souffrante ?

Geneviève s'approcha.

Et comme la châtelaine ne bougeait pas, elle osa la toucher doucement à l'épaule en appelant :

—Madame...
Sette fois Irène releva la tête.
Elle regarda avec des yeux hébétés, des yeux où l'intelligence était absente, celle qui lui parlait.

On aurait dit que tout d'abord elle ne la reconnaissait pas.

Enfin elle murmura :

—C'est vous, mon enfant.

—Oui, madame, vous m'avez dit de revenir... J'ai obéi à votre désir... Fernand repose dans son petit lit... Mais qu'avez-vous, vous êtes toute pâle, mon Dieu, madame, vous me faites peur!...

—Écoutez, Geneviève... pour vous je n'ai pas de secret... il faut que je vous dise... une scène effroyable a eu lieu ce soir entre mon mari et moi.

—Monsieur le comte est revenu!

—Oui... à l'improviste... méchamment... dans un but de vengeance infâme... pour me causer la plus épouvantable souffrance qu'on puisse imaginer...

A voix basse... la poitrine oppressée... elle racontait à Geneviève l'arrivée inopinée du comte... ce qui avait eu lieu alors : sa stupeur, son épouvante à elle, Irène, lorsqu'elle avait su qu'il possédait son secret... qu'il savait qu'elle avait eu un enfant d'un premier mariage... un enfant qui vivait... qui portait un nom que lui, le comte Roger, connaissait.

—Comment a-t-il appris?... je ne sais pas... je ne sais pas.

—Mais... il vous a révélé le nom de votre enfant...

—Non... c'est là sa vengeance... Il n'est pas possible d'en rêver de plus atroce... Songez donc : vivre à côté de cet homme, savoir que d'un mot il peut me rendre le bonheur que je croyais à jamais perdu... me dire où est mon enfant... et ne rien pouvoir pour le fléchir!...

—Alors... vous supposez... que jamais il ne prononcera une parole... pour vous mettre sur la trace de votre fils.

—Jamais! Oh! vous ne le connaissez pas, Geneviève!... Il n'a de cœur que juste ce qui est nécessaire à la circulation du sang... ni mes larmes, ni mes supplications n'auront le secret de l'émouvoir... et pourtant je le supplierai... je me trainerai à ses genoux... Maintenant que je sais que mon enfant existe, il m'est impossible de vivre séparée de lui... je veux qu'il apprenne que je suis sa mère...

Elle s'était dressée... les prunelles étincelantes... en proie à une exaltation extraordinaire.

Geneviève eut peur.

—Madame... je vous en supplie... reprenez votre calme... Vous allez vous mettre au lit... être raisonnable... vous avez la fièvre... Pensez à ce qu'il adviendrait si vous tombiez malade... s'il vous arrivait malheur!... Il vous faut, au contraire, être forte pour lutter contre... contre M. le comte... Votre enfant vous sera rendu... J'adresserai au ciel des prières si ardentes qu'il m'écouterait peut-être... Je ne veux pas que vous soyez malheureuse... je vous aime, je vous respecte profondément... Vous devez vous reposer... Moi, je resterai auprès de vous... étendue sur cette chaise-longue... je serai très bien... Ne protestez pas... c'est une prière, madame, que je vous adresse.

—Mais le petit Fernand?

—Le cher mignon dort dans la pièce voisine... il ne se réveillera pas... D'ailleurs je me rendrai de temps à autre auprès de lui pour m'assurer que rien ne trouble son sommeil.

—Et vous-même, ma pauvre enfant?

—Oh, moi, madame, je suis habituée... Pendant les six premiers mois qui ont suivi la naissance de Fernand, combien de nuits n'ai-je pas passées auprès de son berceau!

Vaincue, la comtesse avait cédé.

Elle s'était jetée tout habillée sur son lit.

La fièvre qui s'était emparé d'elle doublait d'intensité.

Il semblait que la révélation du comte l'eût atteinte aux sources mêmes de la vie.

Pas une seconde ses paupières ne s'abaissèrent sur ses yeux où brillait une flamme singulière.

Elle songeait au moyen de reconquérir son enfant... d'amener le comte à lui dire sous quel nom et l'endroit où celui-ci vivait.

Ce moyen lui faudrait bien qu'elle le découvrit!...

Oui... peut-être... peut-être même l'avait-elle trouvé.

Elle avait appelé Geneviève tout près d'elle... et, prenant les mains de la jeune fille, elle expliquait :

—Monsieur d'Esclabert est léger... frivole... Il aime les plaisirs... l'argent qui lui permet de satisfaire à ses appétits les plus vils... Eh bien, pour qu'il me dise où est mon fils... je lui donnerai de l'argent... oui, autant qu'il en exigera... Je lui ferai abandon de tout ce que je possède... ma fortune sera à lui... Que m'importe la pauvreté... je veux mon enfant... mon enfant que d'une parole il peut me rendre.

Vers le matin, terrassée par la fatigue, la comtesse Irène s'était enfin endormie.

Mais son sommeil devait être lourd, peuplé de rêves, de cauche-

mars, car, à chaque instant, le corps de la pauvre femme avait des soubresauts.

A midi, elle s'éveilla.

Il fallut que Geneviève insistât pour qu'elle consentit à se faire servir un peu de nourriture à laquelle elle toucha à peine.

Une fièvre nouvelle... un espoir maintenant la soutenait.

Elle voulait voir le comte.

... Lui parler.

... Avoir avec lui un entretien décisif.

Cet homme était si infâme que peut-être il accepterait le marché qu'elle était décidée à lui proposer.

Dans l'après-midi, elle lui fit demander s'il voulait se rendre auprès d'elle.

Il obtint ce désir dont il ne parut nullement étonné.

Et quoiqu'il crut deviner le motif pour lequel la comtesse le faisait appeler, il était curieux de voir, après les événements qui s'étaient déroulés, quelle serait l'attitude d'Irène.

Il trouva celle-ci assise dans une bergère, le visage pâli, les yeux cerclés de bistre.

Il s'était incliné. Il prononça simplement :

—Vous m'avez fait demander, madame?

—Oui. Après ce qui s'est passé hier soir une explication est nécessaire entre nous. Cette situation équivoque ne peut durer. Vous m'avez reproché de vous avoir caché l'existence de mon enfant.

Et comme il avait un geste :

—J'ajouterai que je n'en éprouve aucun remords. Vous voyez que je vous parle avec la plus entière franchise. A un homme loyal et sincère qui m'eût aimée... qui, en m'épousant, n'eût obéi qu'à l'impulsion de son cœur, il y a longtemps que j'aurais fait l'aveu du mystère que cachait mon passé...

—Envers vous j'étais exempt de tout scrupule.

—En m'offrant votre nom vous ne vous laissez guider que par l'intérêt... La jolie existence que vous meniez à Paris vous avait placé dans l'alternative de vous brûler la cervelle, car non seulement vous étiez ruiné mais vous aviez des dettes, ou de trouver une jeune femme naïve dont la dot servirait à payer vos fredaines passées et celles à venir.

—Vous voyez que s'il y a eu une dupe, cette dupe ce n'est pas vous.

Elle frémissait.

Un peu de sang montait à ses joues.

Il la laissait parler sans l'interrompre, un sourire impertinent... ironique aux lèvres.

—C'est pour me dire cela que vous m'avez fait venir?... demandait-il froidement.

—Non. Que m'importent les sentiments que vous nourrissez... que vous avez toujours nourris à mon égard... Nous avons sans cesse été l'un pour l'autre des étrangers... C'est à peine si, aux yeux du monde, vous avez pris la peine de sauver les apparences...

—Vraiment, madame, vous avez l'audace...

—Oui... Au surplus ne vous indignez pas. Admettons que je n'ai pas le droit de vous adresser aucun reproche. Vous devez convenir que, entre nous désormais, l'existence est impossible. J'ignore quelles sont vos intentions. Hier vous m'avez affirmé que vous possédiez mon secret... que vous saviez où était mon enfant.

—Dites-moi où il se trouve.

Il la regarda avec stupeur... Il était venu dans la conviction qu'il la trouverait sanglotante, vaincue... dans la certitude qu'elle se trainerait à ses genoux... qu'elle le supplierait, et voici qu'elle lui parlait sur un ton sec, presque impératif.

Il ricana :

—Vraiment, je vous croyais plus intelligente.

—Vous dire où est votre enfant! Mais ce ne serait pas de la naïveté de ma part, ce serait tout simplement de la folie!

—Tout à l'heure vous prétendiez qu'entre nous désormais l'existence était impossible.

—Je vous ai comprise.

—Cela, n'est-ce pas, signifie que vous n'avez qu'un désir : celui de rompre les liens qui vous unissent à moi et de vivre désormais avec votre fils si j'étais assez naïf pour le jeter dans vos bras.

Elle le fixa hardiment.

—Et quand cela serait!

—Vous me croyiez plus d'intelligence! J'en ai suffisamment pour deviner votre calcul.

—Vous me haïssez et cependant le divorce vous fait peur, non pas qu'il vous soit désagréable de recouvrer votre liberté, vous l'aimez trop pour cela, mais parce que le jour où la loi nous désunirait vous vous trouveriez dans la situation où vous étiez la veille de notre mariage. C'est l'argent... l'argent uniquement qui sert de mobile à chacun de vos actes.

—Eh bien, écoutez.

—Je n'essaierai pas de vous attendrir par des prières vaines... Je ne vous dirai pas que c'est atroce de vouloir séparer à jamais une mère de son fils lorsque, d'un mot, il est possible de les réunir... Je

ne ferai pas appel à votre cœur, à votre pitié. Ce serait inutile, n'est-ce pas?... Oh! je l'ai bien compris. Je vous rends justice. Avec vous je parlerai donc affaire, car c'est une affaire que je vais vous proposer.

— Dites-moi le nom de mon enfant.

— Le lieu où il est.

— Ma fortune s'élève à deux millions environ... Je vous en abandonne la moitié... davantage même... Parlez... fixez vous-même un chiffre... Je vous donne tout... tout ce que je possède si vous me rendez mon fils!

Le comte avait tressailli.

Une flamme rapide... un éclair traversa ses prunelles.

La liberté... un million... davantage même, c'est-à-dire le moyen de vivre à sa guise et, n'ayant plus d'entraves, plus d'apparences à sauvegarder la possibilité d'éblouir Paris de son luxe.

Oh! oh! mais voici que l'aventure prenait de la tournure à laquelle il n'avait pas songé jusqu'alors... une tournure qui était loin de lui déplaire.

La comtesse l'avait dit: cet homme était un infâme.

Son âme vénale était morte à tout noble sentiment.

— Eh bien, monsieur, vous ne répondez pas?...

Il demeura silencieux.

Il réfléchissait.

Et voici que dans son cerveau un plan s'échafaudait, un plan machiavélique, monstrueux.

Il s'était vengé de la comtesse.

Il la tenait à sa merci.

A cette heure elle expiait durement le mépris avec lequel elle l'avait traité.

Mais il était quelqu'un dont il avait juré également de se venger... quelqu'un qu'il avait désiré également tenir à sa merci.

Geneviève!

Qui sait si la minute qu'il avait si longtemps attendue n'allait pas sonner!

Il avait relevé la tête. Froidement il prononça:

— Madame, je vous ai déclaré que jamais vous ne reverrez votre enfant... Je n'ai rien à ajouter... Cet entretien est inutile, trouvez bon que je me retire.

Il s'inclina, sortit, tandis qu'Irène livide, frappée au cœur par les paroles de son mari, chancelait, les mains crispées à l'appui d'un meuble pour ne pas tomber.

.....

Une heure plus tard, Geneviève était mise par la comtesse au courant de ce qui venait d'avoir lieu.

La jeune fille... profondément émue... prodigua à sa bienfaitrice les plus touchantes consolations.

Irène était désespérée.

Elle avait cru que cet homme accepterait le marché qu'elle lui avait proposé.

Il avait refusé.

Pourquoi?

Quel était donc le but mystérieux qu'il poursuivait?

XIII.—CHASSE TRAGIQUE

Bélus n'avait cessé un instant de se monter la tête. Il cherchait un moyen de venger le mal que, dans son imagination, le comte lui faisait. Or, ce matin-ci, il avait marché longtemps dans la neige, ses vêtements étaient mouillés. Il dut les quitter, en revêtir d'autres plus secs.

Puis, lorsqu'il fut seul, avant de descendre aux écuries, il chercha, dans une vieille malle abandonnée dans un coin, une brochure dont la couverture bleue, salie, maculée, disait l'ancienneté.

Cette brochure avait pour titre:

Les Poisons végétaux.—Leurs effets sur les Animaux.

Il l'examina un instant, puis la glissa dans une de ses poches, car Victoire venait de rentrer.

Il semblait satisfait.

Quelques minutes plus tard, il était dehors. Et bientôt, après avoir traversé les écuries, il pénétrait dans les greniers à foin...

Il savait que ceux-ci étaient ordinairement solitaires... et, en ce moment, il recherchait la solitude.

Il s'approcha d'une lucarne afin de mieux voir et s'assit sur le foin odorant...

Là, il n'avait aucune surprise, aucune discrétion à craindre.

De la poche où, tout à l'heure, il l'avait dissimulée, il tira la fameuse brochure à laquelle il paraissait attacher un grand prix.

En quoi l'étude des poisons végétaux et celle de leurs effets sur les animaux pouvaient-elles l'intéresser?

Il ouvrit le livre... le parcourut.

Il n'avait qu'une instruction rudimentaire. C'est à peine s'il savait lire et écrire. Pourtant en hésitant un peu il arrivait à déchiffrer les lignes...

Et bientôt il s'arrêta à une page.

Son attention fut particulièrement frappée.

En haut de cette page, un en-tête de chapitre portait cette indication:

Les plantes nuisibles pour le cheval...

Ce fut là que les recherches du palefrenier s'arrêtèrent.

Attentivement, mot par mot, Bélus prit connaissance de tout le chapitre.

Tout à coup il cessa de lire.

Et... de même que le matin, alors qu'il marchait à travers les solitudes de la montagne, un sourire cruel passa sur ses lèvres, s'y fixa de nouveau...

Ah... oui... il l'avait trouvée, sa vengeance!...

Elle serait ainsi qu'il avait décidé, effrayante, atroce.

Et puis personne ne l'inquiéterait! Les événements se passeraient le plus naturellement du monde. Il n'aurait ni représailles, ni châtiement à craindre.

Qu'y avait-il donc dans ces lignes mystérieuses qu'il parcourait avec un flamboiement dans les prunelles et qu'il gravait dans son cerveau?

Quelle corrélation entre elles et sa vengeance?

Quand il redescendit il s'était de nouveau composé une physionomie.

Celle-ci avait l'impénétrabilité d'un masque.

Dans deux ou trois jours on devait organiser une chasse à courre, malgré la neige et le froid très vif à cette époque de l'année.

Cinq ou six invités, des amis du comte, étaient arrivés de Paris.

Bélus en profita pour se rendre dans la forêt, son précieux livre en poche...

La neige avait fondu par places.

Ce fut là que le mari de Victoire s'arrêta.

Et pendant que, dans le lointain, les aboiements des chiens résonnaient par instants, éveillant d'innombrables échos dans la montagne, lui, penché vers la terre, chercha parmi la mousse et les plantes...

Il fut d'abord longtemps sans trouver ce qu'il désirait, puis tout à coup il étouffa une brusque exclamation.

Parmi de grandes herbes à demi séchées, une plante aux feuilles allongées dont la couleur était grisâtre et la surface cotonneuse venait d'apparaître à ses regards.

Les doigts noueux de Bélus la saisirent, l'arrachèrent.

— C'est bien ça... murmura-t-il...

Pourtant, par acquit de conscience, il tira une fois encore la brochure de sa poche... Et il compara la plante qu'il venait de cueillir à celle que représentait une gravure du livre.

Nul doute ne demeurerait possible: c'était la même plante.

Il se pencha à nouveau, chercha, et bientôt sous la neige il en découvrit d'autres.

A quelques-unes d'entre elles adhéraient encore de petites fleurs toutes grises qui tombaient dès qu'une secousse agitait la tige...

Il en fit précieusement un paquet, qu'il lia d'un brin de bruyère et qu'il dissimula sous sa veste.

Il s'en revint au château et cacha dans l'un des greniers le paquet d'herbes qu'il avait cueilli...

Il ne devait pas le laisser là longtemps.

Le soir même, toujours en cachette, il le rapportait dans les écuries et le glissait derrière un coffre...

Le lendemain avait lieu la première chasse.

Le cheval que devait monter le comte d'Esclabert était une bête superbe, venue d'Espagne l'année précédente.

Bélus lui donna dès le matin la ration de foin habituelle...

Mais à cette ration il mêla la boîte de plantes rapportés la veille de la montagne.

.....

Ils n'engendraient point la mélancolie les invités du comte Roger. C'étaient tous des viveurs à son image, de hardis compagnons à qui il ne déplaisait pas, de temps à autre, de quitter Paris, les boulevards pour aller, en un site pittoresque, se retremper dans de grandes chasses comme celle que leur offrait aujourd'hui le mari d'Irène.

Au nombre de ces invités était de la Roche.

Armand Trémanzey devait l'accompagner.

Mais, au dernier moment, sous un prétexte quelconque, celui-ci avait ajourné sa visite à une date ultérieure.

La vérité c'est que le gendre du banquier n'était rien moins qu'un Nemrod. Les exploits cynégétiques de ses amis de la Roche et d'Esclabert ne l'enthousiasmaient que médiocrement.

D'autre part, il éprouvait une extrême répugnance à abandonner Paris à une époque particulièrement chère aux boulevardiers.

Dès son arrivée au château, de la Roche avait eu un mouvement

de surprise en se trouvant face à face, dans le grand escalier avec Geneviève qui tenait le petit Fernand par la main.

Il la salua.

La jeune femme était pâle.

Dans ses éternels vêtements de deuil elle semblait plus triste que jamais... et ses grands yeux brillants de fièvre recélaient une souffrance secrète.

Elle répondit au salut du jeune homme, s'éloigna avec le petit Fernand.

Il la regardait disparaître... troublé... envahi tout à coup par une pitié profonde pour cette jeune femme qu'il devinait très malheureuse.

Dès qu'il fut seul avec le comte Roger, dans le cabinet de celui-ci il dit sur un ton de plaisanterie affecté :

—J'ai vu... il y a quelques instants... l'adorable créature pour laquelle, à l'automne dernier, ton cœur a pris feu subitement.

Et comme le châtelain avait un geste d'humeur :

—Serais-tu jaloux... Vraiment l'aventure serait curieuse.

—Peut-être... Je n'ai aucun droit qui m'y autorise, dirais-tu, c'est certain. Mais tu devrais savoir qu'on ne me brave pas impunément. Cette adorable créature que tu viens de rencontrer éprouve certainement pour moi l'aversion, la haine la plus profonde...

Et changeant brusquement le sujet de la conversation :

—Demain... chasse sérieuse... aux sangliers et aux loups.

—De fortes émotions alors ?

—Oui... et aussi des dangers à affronter.

—Les fauves ?

—Oh ! les fauves !... Il y a quelque chose de plus redoutable qu'eux : le terrain sur lequel nous allons les traquer.

—Sur quel ton dis-tu cela... Comment ! c'est toi que jamais rien n'a fait reculer... toi, d'Esclabert, dont l'intrépidité est proverbiale qui parles ainsi !...

—Oui... je ne sais pas... la chasse qui pour moi a ordinairement tant d'attrait ne me dit rien qui vaille aujourd'hui... Pourquoi !... Je serais bien embarrassé pour l'expliquer.

De la Roche éclata de rire.

—On nomme cela un pressentiment, prononça-t-il.

Le comte Roger demeura grave.

Ce matin-là, le soleil se leva par delà les montagnes, dans un ciel très bleu.

Des abîmes insondables... des crevasses monstrueuses trouaient de déchirures noires l'immensité blanche de la glace.

Il faisait très froid.

Les chasseurs sortirent du château... franchirent le pont-levis...

Déjà des piqueurs étaient partis en avant pour déterminer les remises du gibier... Au pas, les chevaux tournèrent à gauche, s'engagèrent dans l'un des sentiers de la montagne, naseaux fumants, oreilles dressées...

C'étaient toutes de fort belles bêtes aux jarrets nerveux, aux garrots puissants, aux muscles d'acier.

Soliman, le cheval du comte Roger, était remarquable entre tous par la robustesse et par l'élégance de ses formes.

Le comte nourrissait pour lui une préférence marquée.

A travers la montagne traîtresse, parsemée d'abîmes, il avait réalisé des prouesses qui avaient affirmé les merveilleuses qualités d'endurance du cheval et la science équestre, le sang-froid imperturbable du cavalier.

D'où venait qu'aujourd'hui il n'avait plus ce bel entrain, cette audace tranquille qui forçait l'admiration de ses compagnons ?

... Il s'efforçait de parler et de rire, mais on voyait que c'était là une tâche qu'il s'imposait, car dès que la conversation s'interrompait son visage devenait lugubre...

Et de la Roche le devisageant se disait :

—Que rumine-t-il ? Il se passe dans ce château des choses étranges certainement. Entre la comtesse qui semble si malheureuse... la jeune dame de compagnie si jolie, si pitoyable et d'Esclabert, un drame se joue, j'en ai la conviction, un drame dont le dernier acte n'est pas éloigné.

Soliman, sur lequel le comte se tenait, non plus fier et superbe, mais en s'abandonnant, le corps comme courbé par une lassitude singulière, Soliman montrait lui aussi plus de nervosité que d'ordinaire...

Par instants il frissonnait... Puis il se jeta de côté, n'obéissait pas au mors, secouait les oreilles, manifestait une sorte d'exaltation que son cavalier ne lui avait jamais vue jusqu'alors.

A deux ou trois reprises le comte dut se servir de la cravache sous laquelle le fier animal se cabra, frémissant.

—On a dû, pensa le châtelain, lui donner une trop forte ration d'avoine...

Mais voici qu'au loin les hommes s'avançaient au-devant des cavaliers.

C'étaient les traqueurs.

Quand ils furent tout près, ils firent connaître le résultat de leurs recherches.

Ce résultat était excellent.

Des traces de fauves, loups et sangliers, avaient été découvertes.

Leurs remises étaient signalées.

C'était au bois de Abîmes, ainsi nommé à cause des crevasses, des gorges escarpées qu'il renfermait.

Le comte d'Esclabert eut cette fois encore un léger mouvement.

Avait-il donc peur ?

Pourtant maintes fois il était allé chasser dans ce bois précisément affecté par lui à cause de son pittoresque et des dangers qu'il présentait.

Il se tourna vers les chasseurs.

—Messieurs, je dois vous prévenir que le bois des Abîmes est parsemé de trous profonds... de gouffres... il ne faut donc s'y aventurer qu'avec la plus grande prudence.

On le regarda.

De la Roche s'exclama :

—Nous savons, mon cher... tous nous y sommes allés déjà. Nous ferais-tu l'injure de nous prendre pour des poltrons ?

Les autres approuvèrent.

Le comte Roger se dressa sur ses étriers.

—Eh bien, en route...

Les piqueurs avaient montré le chemin, indiqué les points d'attaque.

Depuis quelques secondes, le mari d'Irène sentait davantage encore frémir Soliman... Ces frissons, plus prolongés, mettaient comme une houle à la surface du corps du superbe animal.

Décidément, la bête n'était pas ainsi qu'à l'ordinaire.

Et, à part lui, le cavalier pestait contre les valets d'écurie.

—Sûrement, on avait donné au cheval une ration d'avoine anormale.

Les brutes !

Soliman bondit.

Il fallut une nouvelle intervention de la cravache pour le ramener dans le peloton des chasseurs dont il semblait sans cesse vouloir s'écarter.

Dix minutes plus tard les invités du comte atteignaient la lisière du bois et trouvaient là de nouveaux piqueurs qui leur donnaient des renseignements plus précis.

On allait attaquer sans retard.

Chaque chasseur était muni d'une carabine de précision.

De la Roche avait apporté des balles explosibles qui, pensait-il, allaient faire merveilles...

Sur les indications des traqueurs, les chasseurs se séparèrent... se portèrent aux points qui leur étaient assignés.

Au ciel le soleil montait.

Le froid, cependant, était toujours aussi vif.

Roger d'Esclabert, qu'un autre chasseur accompagnait, s'était engagé sur un plateau où la neige, chassée sans cesse par le vent, n'avait qu'une faible épaisseur.

Le comte, malgré l'effort de sa volonté, ne pouvait arriver à retrouver son calme habituel.

Autant que Soliman, il était nerveux...

Alors, pourquoi était-il ainsi... inquiet... préoccupé... en proie à une mélancolie inexplicable ?

Tout n'allait-il pas selon son désir ?

Les événements ne prenaient-ils pas une tournure faite pour le satisfaire ?...

Où certes.

Il tenait Irène à sa merci.

Chaque jour... chaque heure... il pouvait se repaître de la souffrance de la malheureuse.

Car elle souffrait atrocement.

Il le constatait à son visage creusé, à ses paupières brûlées par les larmes...

Certes il était vengé...

Il n'avait qu'un mot à prononcer... et il recouvrerait sa liberté... Il recommencerait sa folle existence de jadis... La fortune de sa femme... un million... plus encore... serait à lui...

Irène avait déclaré : "Pour savoir où est mon enfant, j'abandonnerai tout ce que je possède".

Et cependant cela n'avait pas suffi à sa vengeance.

Absorbé par ses pensées, le comte avait abandonné les rênes de son cheval.

L'animal, ne se sentant plus retenu, avait pris le galop... un galop fou...

Il allait par bonds désordonnés.

Lorsqu'il se rendit compte de ce qui venait de se passer, le mari d'Irène reprit les rênes afin de ramener sa monture à une allure plus raisonnable.

Mais Soliman n'obéit pas.

Sous la douleur du mors il accéléra son allure.

La main du cavalier effleura le col du cheval.

La peau en était brûlante.

Et voici que des naseaux fumants sortit un bruit de soufflet qui, dès cet instant, ne cessa plus.

La course devenait vertigineuse.

Maintenant l'animal avait pénétré dans la forêt.

Il suivait un chemin forestier où la neige était plus épaisse.

Le comte, les genoux collés aux flancs de Soliman, avait conscience du péril auquel il était exposé.

Il ne devait plus songer à maîtriser son cheval.

En proie à une folie véritable... sous l'influence d'un empire diabolique, celui-ci n'obéirait plus.

Roger d'Esclabert se retourna.

Il était seul.

Son compagnon n'avait pu le suivre.

Ses tempes se mouillèrent de sueur. Une angoisse, une peur horrible l'étreignirent à la gorge.

Et la chevauchée devint fantastique.

Le cheval et son cavalier semblaient deux fantômes emportés par l'espace dans un vent de tourmente, au gré du Destin.

Des oiseaux, des animaux surpris n'osaient pas fuir... et les regardaient passer avec des yeux ronds d'épouvante.

Tout à coup le comte crut qu'un glas sonnait.

C'était la trompe d'un chasseur qui se faisait entendre.

Un coup de feu fut tiré dans le lointain.

La chasse était commencée.

Aux oreilles du comte Roger le bruit s'amplifia, prit des proportions effrayantes.

Il sentait sa raison s'égarer.

Sans une hésitation le cheval franchissait tous les obstacles : souches, roches émergentes qui se trouvaient devant lui.

Mais le chemin se resserrait. Des branches d'arbres frappaient le cavalier au visage, le meurtrissaient.

Sauter à terre? Celui-ci y songea un instant. Mais c'eût été, dans cet emportement de vertige, la mort certaine.

Brusquement le bois prit fin.

Le cheval avait fait un circuit. Il était revenu à son point de départ sur le plateau immense qui terminait d'un côté les remparts du château, de l'autre un ravin profond de deux cents pieds que des roches pointues hérissaient.

Des fenêtres du château, l'œil découvrait au loin cette sorte de terrasse naturelle et aussi l'abîme qu'elle surplombait.

A l'instant où Soliman et le comte sortaient de la forêt, la chasse arrivait.

Un loup, poils hérissés, yeux flambants, langue pendante, fuyait, poursuivi par une meute hurlante et par les chasseurs.

La vue d'un cheval passant comme une trombe avec un cavalier qui se cramponnait désespérément à lui, les arrêta net.

Un cri d'horreur jaillit de toutes les bouches. Puis un nom :

—D'Esclabert!

Et la surprise instantanément fit place à la terreur.

Soliman, fou absolument, courait droit au gouffre, à la mort.

Il ne s'arrêterait pas devant le vide béant de l'abîme.

Il irait toujours devant lui...

Essayer de couper le chemin à l'animal emporté était inutile.

Pourtant, abandonnant la chasse, laissant fuir le loup, les cavaliers se précipitaient...

Ils virent le comte Roger qui se tenait courbé sur l'encolure de Soliman, se redresser tout à coup, essayer de dégager ses pieds des étriers.

Mais l'un d'eux était trop profondément engagé...

D'ailleurs à quoi bon?

Il était trop tard.

Le comte se sentait perdu.

Ainsi le voulait le destin.

Il se redressa complètement, voulant mourir en brave.

Ses prunelles dilatées fixèrent l'espace, l'espace magnifique... les campagnes toutes blanches sous le manteau de neige qui les recouvrait.

Derrière lui, nid d'aigle, sombre, fantastique, le château où il avait vécu s'érigait profilant ses tourelles pointues sur le ciel infiniment bleu.

En une seconde mille pensées assaillirent le cerveau du comte.

Un cri rauque s'étouffa dans sa gorge contractée.

Il ferma les yeux.

Et il sentit que le cheval poursuivait sa course tragique avec une vitesse plus grande encore... il l'entendit pousser un hennissement prolongé, lugubre, un râle d'agonie.

Alors il eut la conscience que c'était la fin, qu'il allait s'abîmer sur les roches, lesquelles au fond du gouffre dressaient leurs pointes horribles.

Sa dernière heure avait sonné!

A cette même minute, à une fenêtre de l'un des greniers du château, une tête d'homme apparaissait.

Et des yeux flambants, des yeux au fond desquels se lisait une joie cynique, infernale, regardaient ce spectacle de mort.

On eût dit que le destin se plaisait à donner à Bélus cette horrible satisfaction.

Le palefrenier grimaça un sourire.

XIV.—POUR SON ENFANT

La comtesse Irène était décidée à faire auprès de son mari une nouvelle, une suprême tentative.

Elle avait trop souffert... elle souffrait trop... elle voulait que, à tout prix, son enfant lui fût rendu.

Elle emploierait pour amener le comte à lui livrer le secret qu'il détenait tous les moyens que son cœur meurtri, affolé, lui dicterait.

Et il faudrait bien que Roger d'Esclabert consentit à parler!

Tout à coup un grand bruit résonna dans la cour du château. Des pas de chevaux se firent entendre.

Assise, dans une chauffeuse au coin de la cheminée de sa chambre, Irène se leva, en tressaillant.

Les chasseurs rentraient.

Elle allait guetter son mari, le voir, et sans plus attendre le prier de se rendre auprès d'elle.

Elle se dirigea vers la fenêtre, souleva le rideau, regarda.

Dans la cour, couverte de neige, les chasseurs mettaient pied à terre... Elle remarqua qu'ils s'entretenaient entre eux avec vivacité, puis qu'ils annonçaient aux domestiques quelque événement grave sans doute, car ceux-ci tout à coup parurent en proie à une vive émotion.

Elle n'aperçut pas le comte Roger.

Pourtant l'idée d'un malheur ne se présenta pas tout de suite à son esprit.

Ce ne fut que lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre et qu'elle vit s'avancer de la Roche, le chapeau à la main, de la Roche très pâle, le visage grave, qu'elle éprouva au cœur comme un pressentiment...

Il s'inclinait :

—Madame... je suis porteur d'une bien pénible nouvelle... Je vous en prie, ayez du courage,

Elle balbutia, la gorge contractée...

—Monsieur d'Esclabert... un accident?...

—Oui...

—Grave?

—Très grave.

—Mon Dieu... il est mort!...

Elle faisait deux pas en avant, traversée par un grand frisson.

Et de la Roche, tristement :

—Je ne puis vous répondre, madame... peut-être tout espoir n'est-il pas perdu encore... peut-être le comte n'est-il que grièvement blessé...

—Mais comment?... Oh!... l'affreuse chose... Quelqu'un l'a donc tué?... un coup de feu tiré maladroitement...

—Non... le cheval du comte s'est emporté... a pris le mort aux dents.

—Et mon mari est tombé... il a été piétiné...

—Pis que cela, madame...

—Alors... quoi? je ne vois pas... je ne devine point... Expliquez-vous...

—D'Esclabert montait Soliman... Celui-ci était nerveux, agité, en proie à un trouble singulier. Dans le bois, subitement il est parti à une allure folle, fantastique, il a regagné les hauts plateaux. Le comte n'était plus maître de sa monture. Nous autres nous étions à la poursuite d'un loup. Lorsque nous nous sommes rendu compte du danger auquel était exposé votre mari, tout de suite nous avons abandonné la chasse pour nous précipiter à son secours. Il eût fallu détourner de sa course vers le gouffre l'animal affolé... Hélas! nos efforts ont été vains... Nous n'avons pu arriver à temps pour empêcher l'horrible événement de s'accomplir. Et...

—Et?...

De la Roche s'était arrêté, n'osant prononcer les derniers mots... Irène anxieuse, une sueur légère aux tempes, attendait...

Pourtant il comprit que maintenant la comtesse était préparée à entendre toute la vérité.

Il acheva :

—Et le cheval sauta dans le gouffre des Aigles...

—Mon Dieu... Alors... M. d'Esclabert?

—A roulé avec lui... au fond de l'abîme.

Irène se rejeta en arrière... se laissa tomber sur un fauteuil, défaillante...

(A suivre)